

10 Juin 1921. — N° 21

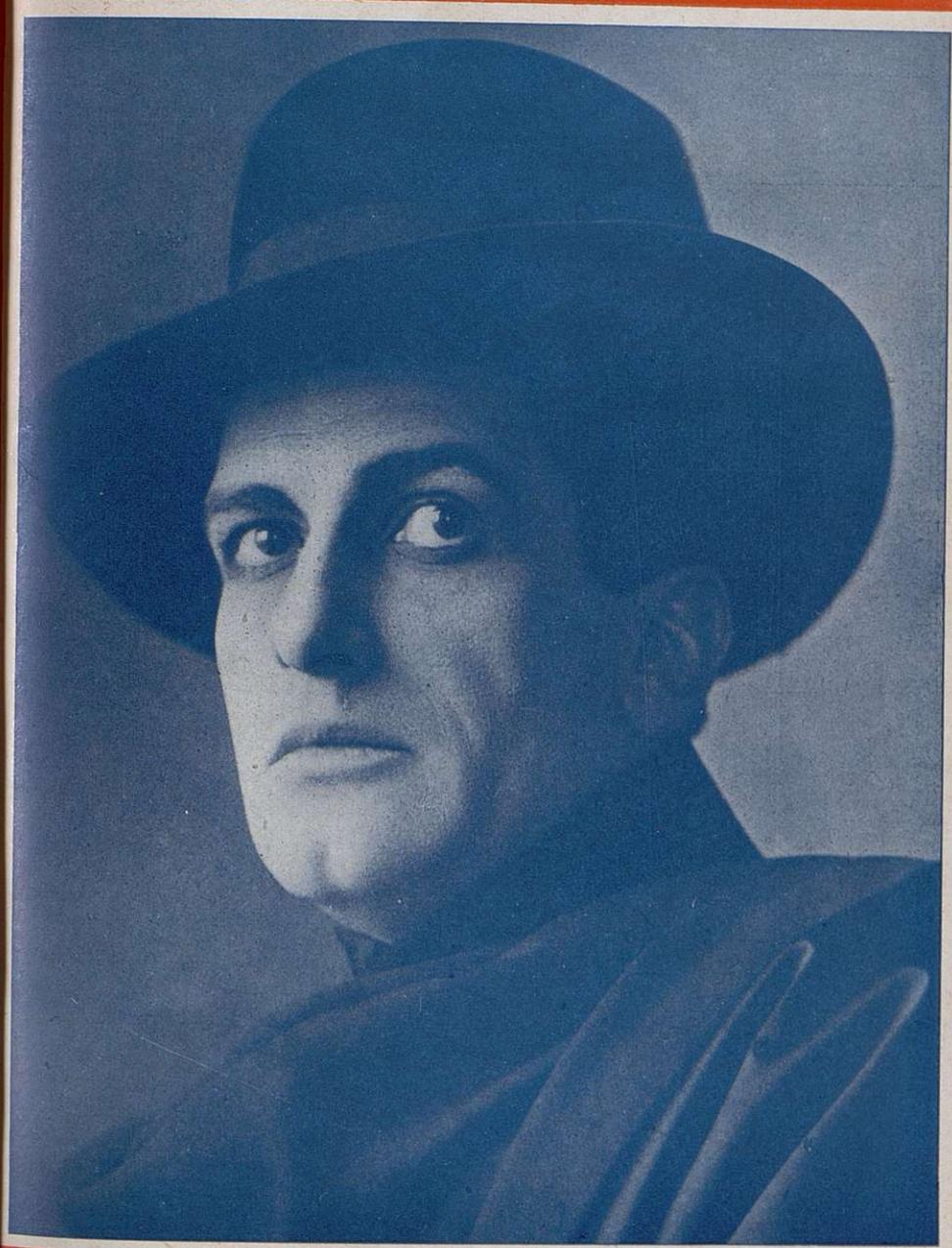
LE COLLIER FATAL

En supplément
Dans ce Numéro
le Premier Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



RENÉ CRESTÉ

CLICHÉ GAUMONT

Les Grands Films
— **PATHÉ** —

A l'occasion du prochain combat

**CARPENTIER
DEMPSEY**

pour le titre de Champion
: du Monde de Boxe :

Pathé Consortium Cinéma

présentera le Célèbre
: Champion de Boxe :
JACK DEMPSEY

dans

Jack sans Peur

**SÉRIE D'ACTUALITÉ
EN HUIT ÉPISODES**

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS			ABONNEMENTS			
France	Un an	40 fr.	JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél. : Gutenberg 32-32 Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Étranger	Un an	50 fr.
	Six mois	22 fr.			Six mois	28 fr.
	Trois mois	12 fr.			Trois mois	15 fr.
	Un mois	4 fr.			Un mois	5 fr.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina BADET, Gaby MORLAY, Marcel FÉVESQUE, MUSIDORA, Madeleine AILE, Sandra MILOWANOFF, Huguette DUFLOS, Léon MATHOT.

RENÉ CRESTÉ

Votre peintre préféré ? — Rembrandt.
Quelle est votre photographie préférée ?
— Celle-ci, dans le rôle de Pétrone.

Votre nom et prénom habituels ? — Cresté, René.

Lieu de naissance ? — Paris.

Votre petit nom d'amitié ? — Ah ! mais... Ah ! mais.

Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — Ma marraine n'a-t-elle pas eu bon goût ?

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — Par l'Amour

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — Celui qui m'est confié, toujours, dans l'œuvre en préparation.

Aimez-vous la critique ? — Comme stimulant, oui.

Avez-vous des superstitions ? — Aucune ; ou je les aurais toutes.

Quel est votre fétiche ? — "Zidore", une poupée mûle.

Quel est votre nombre favori ? — Sept.

Quelle nuance préférez-vous ? — L'orange.

Quelle est la fleur que vous aimez ? — L'œillet blanc.

Quel est votre parfum de prédilection ? — L'ambre.

Fumez-vous ? — Quelquefois.

Aimez-vous les gourmandises ? — Oh ! oui.

Lesquelles ? — Mais... toutes.

Votre devise ? — Regarde et passe.

Quelle est votre ambition ? — Garder mon indépendance.

Quel est votre héros ? — Celui qui, humble et obscur, accepte sans murmure le sacrifice quotidien.

A qui accordez-vous votre sympathie ? — A ceux qui en sont dignes.

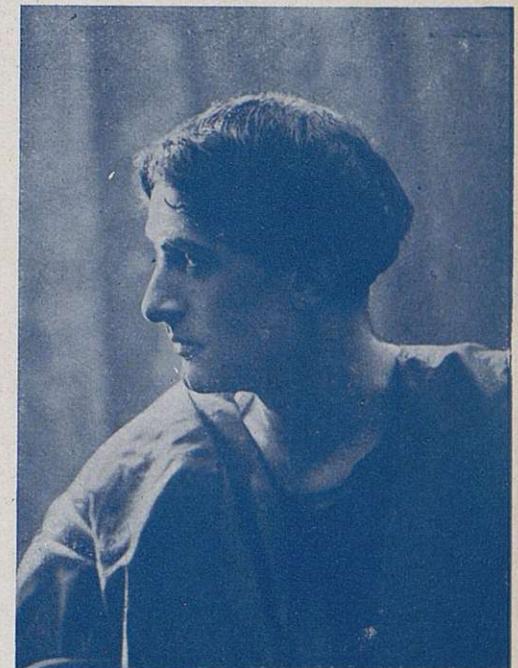
Avez-vous des manies ? — Beaucoup.

Etes-vous... fidèle ? — Je suis marié...

Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — Que penseraient vos charmantes lectrices, si je les énumérais ?

Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — Quelle épreuve pour mon excessive modestie !

Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — Très éclectique. Ma préférence est pour telle ou telle œuvre de tel ou tel auteur et non pour tel auteur



René Cresté

P. S. — Nous avons en mains les réponses suivantes qui paraîtront successivement : France Dhélia, Biscot, Baron fils, Sabine Landray, Pierre Magnier, Juliette Malherbe, Napierkowska, Pearl White, Fanny Ward, Paul Capellani, Andrée Brabant, Jean Dax, Louise Colliney, Nadette Darson, Georges Mauloy, etc., etc.

NOS REINES PEUVENT-ELLES DEVENIR DES ÉTOILES ?

Résultats de notre deuxième Concours

Des 3.875 réponses que nous avons reçues, nous avons extrait la liste idéale suivante.

Norma Taldmage	LA TOULOUSAINNE	M ^{lle} Juliette de Combettes
Margarita Fischer	LA CATALANE	M ^{lle} Suzanne Delbosc
Pearl White	LA PARISIENNE	M ^{lle} Fernande de Beaumont
Constance Taldmage	LA LIMOUSINE	M ^{lle} Marie Jacqueton
June Caprice	LA FLAMANDE	M ^{lle} Paule Quiquempois
Mary Miles	L'ALSACIENNE DE MULHOUSE	M ^{lle} Ninon Kriege
Bébé Daniels	LA MARSEILLAISE	M ^{lle} Magali Arlaud
Jewel Carmen	LA BEAUCERONNE	M ^{lle} Gisèle Mundo
Maë Murray	LA VIVARAISE	M ^{lle} Lucile Telly
Mary Pickford	LA CHARENTAISE	M ^{lle} Yvette Mangin

D'après cette liste, les envois ont été classés et primés de la manière suivante :

1 ^{er} Prix	GISÈLE BABILLOT, à Houdan	500 fr.	8 réponses exactes
2 ^e Prix	CÉCILE SOURDOIRE, à Berck	200 fr.	7 — —
3 ^e Prix	JEANNE BEULAGUET, 7, Rue Constance, Paris	150 fr.	6 — —
4 ^e Prix	ALBERT DUMAS, à Alger	100 fr.	5 — —
5 ^e Prix	RENÉ DARNET, 10, Rue Cachin, à Honfleur	50 fr.	4 — —

Voici la liste des concurrents à notre deuxième concours qui ont eu 3 ou 2 réponses exactes :

3 Réponses exactes

Simone Sarret, Jean Simot, Henri Lachassagne, J. Ugartemendia, Alice Story, Mariè Piquelnal, Lucie Tevenin, Emma Sarret, Suzanne Boisseau, Alexandre Ollivier, Raymond Tallemagne, Yvette Vinay, M. L. Mullet, Bronislawska, Réjane Vouillarmet, Odette Cellard, Germaine Aubry.

2 Réponses exactes

A. Périchaud, Suzanne Vouillanet, M. Nuty, Zélia Misson, Louis Goepfert, Henri Moutet, Marcelle Raimbault, Georges Druelle, Marguerite Camelot, M. Duval, Robert Wiet, Charley Fassina, Robin Marcel, Germaine Gra, André Boisnay, Denise Adeline, Robert Soisbault, Marguerite Charrier, Chavrier André, Hélène Vandezande, T. Richer, Roger Mieg, Francis Lopez, Simone Peiffer, Ellen Tréfois, Denise Aupic, Jean Rochette, Bernadette Pitrais, Georges Thébaud, Lone Star, Claudine Wilby, Marcelle Maréchal, G. Paturel, Suzanne Charriaux, Émile Brémand, Henriette Magnier, Albert Moutoz.

Les " Amis du Cinéma "

Inscriptions.

Les Amis du Cinéma comprennent de mieux en mieux les avantages de l'Association. Et, depuis le début de juin, les adhésions arrivent de plus en plus nombreuses.

Groupes.

Nombreux sont les Amis qui, malgré leur évident désir de faire une propagande utile, hésitent à se mettre en avant.

Nous faisons appel au dévouement des personnalités qui sont à même, par leur situation, de prendre dans chaque ville, la tête du mouvement. Qu'elles veulent bien nous autoriser à donner leur nom et leur adresse afin que leurs compatriotes puissent se grouper autour d'elles.

Insignes.

Les nombreux avis qui nous sont parvenus à ce sujet ont permis au Comité d'établir un projet d'après lequel un fabricant va nous créer un insigne pour la boutonnière.



RENÉ CRESTÉ dans *Les Mystères de l'Ombre*

Cliché Gaumont

RENÉ CRESTÉ

PARMI tous les artistes de l'écran, René Cresté est un des plus justement aimés du public. Il a créé un type de héros moderne, aussi sa silhouette romantique est-elle une de celles qui restent le plus facilement gravée dans la mémoire des foules.

Judex !... Pour le fidèle public du cinéma ce nom est synonyme de loyauté, de bravoure, de courage, de dévouement et de tendresse. En deux syllabes il symbolise toutes les qualités plastiques et morales que le peuple aime à retrouver dans ses héros favoris.

À l'époque où le théâtre romantique était en pleine vogue, René Cresté eut été l'interprète tout désigné des grands rôles de Cape et d'Épée. Du reste, avant de faire du cinéma, M. René Cresté eut une belle carrière théâtrale des mieux remplies.

C'est en 1901 qu'il débuta dans *Le Domaine*, de Lucien Besnard, après avoir fait un assez court passage au Conservatoire, où, comme tant d'autres jeunes impatients assoiffés de gloire, il n'eut pas l'héroïsme d'attendre l'heure des récompenses officielles.

L'année suivante il joue *Quo Vadis* et part en tournée avec la troupe de la Porte



CHEZ LUI, DANS SON ATELIER

Saint-Martin. Ses réelles qualités de style et de diction que fait valoir une voix musicale, le font remarquer des impresarios. Le Directeur du Théâtre d'Art International, M. Bour, l'engage pour créer les principaux rôles d'*Alleluia*, *Par une belle nuit*, *Les Rozeno*, *Lucifer*, pièces italiennes à panache dont il est le parfait protagoniste.

Nous le retrouvons au théâtre Molière où il interprète des rôles plus modernes, tels que celui de Terko dans *Sainte-Roulette*, de Jean Lorrain et G. Coquiot. Puis il crée *La Soutane*, *La Pécheresse*, *Nos Salariés* et reprend *L'Instinct* où se manifestent ses qualités bien personnelles.

Engagé à Parisiana par le regretté Ruez qui était un dénicheur d'artistes, il joue dans *Claudine à Paris* le rôle de Renaud, à côté de notre charmante confrère Mme Colette, dont les récents succès littéraires n'ont pas fait oublier les rares et originales qualités de comédienne.

Puis il fait deux brillantes créations *Yoritomo* et *La Comtesse Léa*.

Tout en remplissant les délicates fonctions d'administrateur, à la Comédie Mondaine, M. René Cresté joue successivement *Résurrection*, *Fédora*, *L'Obstacle*, *La Tosca*, *Les Vainqueurs*, *Oiseaux de passage*, *L'Espionne* et *Ruy-Blas*, où s'affirment toutes ses qualités de diction poétique et d'élégance romantique.

A la fin du cinquième acte de ce drame, il disait avec une telle majestueuse autorité le vers célèbre :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine!..
que la salle croulait en applaudissements.

Baret, le célèbre impresario, l'engage pour ses tournées.

Nous le retrouvons dans la tournée Suzanne Munte, qui parcourt les rives méditerranéennes. D'Égypte en Grèce,

de Smyrne à Constantinople, de Roumanie en Italie, M. René Cresté interprète avec autorité tout le répertoire moderne français et tout particulièrement le rôle de Maurice de Saxe, d'*Adrienne Lecouvreur*.

De retour en France, il est engagé au Théâtre des Variétés de Toulouse puis au Théâtre Français de Bordeaux où il est très apprécié dans *La Petite Caporale*, *Josette*, *Le Flibustier*, *Hernani*, *Pour la Couronne*, *Hamlet* qui fut un de ses rôles préférés, *Manfred*, *Charles VIII* chez ses grands vassaux, *Andromaque*, *Britannicus* et *Horace* qu'il interpréta selon les plus sévères traditions classiques.

Au nouveau Théâtre d'Art, que dirigea M. Alphonse Siché, M. René Cresté fut metteur en scène. En juin 1913, il monta *Le Furet*, d'Armory, et *L'Honnête Fille*, de Gabriel Nigond.

Lorsque M. René Cresté parle avec ses amis de cette période lointaine, il s'anime aux souvenirs de ces succès vibrants que seul peut donner le théâtre.

Et, avec toute son ardeur juvénile, évoquant la belle carrière d'Antoine au

Théâtre Libre, il ne cache pas qu'un des grands rêves de sa vie serait la résurrection d'un nouveau Théâtre d'Art ouvert à tous les talents inconnus, et dont l'un d'eux, demain peut-être, donnerait la nouvelle formule tant attendue d'une renaissance poétique de l'art dramatique évoluant vers l'idéalisme.

Nous ne croyons même pas être trop indiscret en annonçant au public, pour juin prochain, la rentrée au théâtre de M. René Cresté sur la scène de la Gaîté Rochechouart.

Ne croyez pas pour cela que le créateur de *Judex* va abandonner le cinéma, ses studios et son écran!...

Il le voudrait qu'il ne le pourrait pas.



Cliché Gaumont

Dans La Déserteuse

N'a-t-il pas un public qui le réclame et qui s'étonne que de telles qualités artistiques ne soient pas plus souvent employées.

Du reste, dans notre récent concours *Les Étoiles préférées*, nos lecteurs ont classé M. René Cresté parmi les artistes dont ils apprécient tout particulièrement le talent et les qualités photogéniques.

C'est vers 1908 que René Cresté débuta au cinéma où il interpréta anonymement — en ce temps-là les éditeurs cachaient soigneusement les noms de leurs artistes!...

— quelques petits films sans importance. C'est aux Établissements Gaumont, sous la direction de Léonce Perret qu'il tourna en 1913 son premier film important, *Par l'Amour*, qui, pour l'éditeur comme pour le public fut une révélation cinématographique.

Nous le retrouvons ensuite dans *La Fiancée du Diable*, *Le Roi de la Montagne*, *Les Mystères de l'Ombre*, *Le Dernier Amour*, dont les succès, sans cesse grandissants, imposent sa réputation.

La guerre vint, mis hors de combat dès le début, puis réformé, René Cresté fut rendu à la vie artistique et c'est avec Louis Feuillade, lui aussi démobilisé, qu'il se remit au travail au studio de chez Gaumont.

Faut-il rappeler et sauver de l'oubli ces bons films français?... tels que *Déserteuse*, *Le Passé de Monique*, *Petites Marionnettes*, *L'Autre*, *Vendémiaire*, *L'Homme sans Visage*, *L'Engrenage*, *Enigme* et surtout *Le Bandeau sur les yeux*, un pur petit chef-d'œuvre poétique dont la réédition serait, me semble-t-il, des plus justifiées.

Vint *Judex*, puis *La Nouvelle Mission de Judex*, et, du coup, la renommée de René Cresté fut mondiale.

Après avoir interprété *Tih-Minh*, dont le succès populaire fut des plus honora-

bles, René Cresté voulut, ainsi que ses camarades de chez Gaumont, René Navarre et Musidora, être son éditeur.

L'Eclipse édita en décembre 1919, le *Château du Silence*, qui fut favorablement accueilli, et, très prochainement, nous verrons d'autres films qui sont terminés et tout prêts à être édités.

Dans le nombreux courrier que nous adressent tous les admirateurs et toutes les admiratrices de René Cresté, il nous faut

constater que ce qu'ils applaudissent le plus dans cet excellent comédien, ce sont ses nobles allures romantiques qui ont tant contribué au succès de *Judex*.

René Cresté est un de leurs artistes préférés :

— *A cause de son talent et de sa physionomie sympathique.* (R. L. de St-Pé-de-Bigorre).

— *Parce que ses allures chevaleresques font rêver bien des jeunes filles.* (R. L. de Limoges.)

— *Suivant le rôle qui lui est attribué, il émane de sa personne un charme doux et persuasif vite réprimé par un regard froid et scrutateur, quand les circonstances l'exigent.* (M^{lle} A.T. Bruxelles.)

Reverrons-nous

René Cresté dans des rôles du même style?... nous ne pouvons le dire, car le public saturé de ciné-romans confond, en une même lassitude, les bons avec les mauvais ; et, un jour prochain, ce genre deviendra impossible.

Mais il n'y a pas que les ciné-romans, et nous savons, parmi tous les projets de René Cresté, de forts beaux sujets cinématographiques qui plairont certainement.

D'ici-là, nos lecteurs et nos lectrices auront pu voir sur les planches, en chair et en os, René Cresté qui aime, en outre, à occuper ses loisirs à faire de la peinture. Et, ma foi, pinceaux en mains, c'est encore un artiste d'une très grande originalité.

V. GUILLAUME-DANVERS.



Dans La Fiancée du Diable

Carnet d'un Titreur

Sous cette rubrique, nous avons le plaisir de présenter à nos fidèles lecteurs et amis la primeur d'un genre inédit, une Fantaisie en 32 sous-titres, d'un vétérinaire du ciné, M. Franck Servet. A travers des titres pleins d'à propos humoristique et de verve professionnelle, on aura l'illusion agréable de voir se dérouler à l'écran les plus amusants détails d'exécution d'un film de plaisante allégorie.

1. — FRANCK SERVET

PRÉSENTE

FILMAGE

Ébauche cinématographique

2. — Une récente statistique démontre qu'en toute salle de cinéma, un tiers des spectateurs béats, brûle du désir d'être « étoile » ; le second tiers ambitionne le métier de « scénariste » ; le reste veut jouer le rôle ardu de « metteur en scène... »

3. — Aussi, Mesdames, Messieurs, pour vous initier à tous les charmes de cette glorieuse et multiforme profession de « cinégraphiste », nous avons l'honneur de vous convier à la « prise de vues » d'une intéressante « aventure romanesque ».

4. — Permettez-nous donc de vous présenter tout d'abord le très habile « tourneur de manivelle », l'opérateur-photographe Hob Gektiff, « cameraman... »

5. — Comme il est convenu que toute « vedette » de ciné, qui se respecte, a son auto, Oskiss Ghob, que vous avez tous pu admirer, arrive au studio à 8 heures dans sa 150 HP...

6. — Eh bien ! M. Hob Gektiff... est-on prêt à « mouder » des kilomètres de film ?...

7. — Pardon, M. Kiss, voici du courrier pour vous.... J'ai même dû payer 6 dollars 90 cents de surtaxes !...

8. — Tenez, Prince des Régisseurs, remboursez-vous vite et... donnez... que je lise avant tout les « parfumées ! »

9. — (Lettre de femme) :

« Cher Grand Artiste,

« Ne voudriez-vous pas aider une jolie femme à faire du Ciné ? J'ai, paraît-il, un réel talent atavique (mon arrière-grand-père figurait au Lunatic-Théâtre) et je suis très photogénique, regardez ce portrait de votre

BELLA CROKER. »

10. — Tel un coup de tonnerre un soir d'été, ce télégramme trouble soudain l'atmosphère...

11. — (Télégramme, en cache) :

« Choisir vite metteur en scène remplaçant Huntell malade pour tourner d'urgence Canard aux navets.

Truck Film Corporation. »

12. — Hasard providentiel, un gros cinématographe italien, insatisfait du son de la lire, aspirait à jouer du dollar...

13. — Sacré nom d'oune taxi, chauffeur, vous êtes oune profiteur !...

14. — (Carte de visite) :

Commandeur di LAZAGNO

Directeur Artistique

à la Spaghetti-Film CHIANTINOVO.

15. — Bénédiction ! Un « metteur en scène » !... Je vais voir ce qu'il a dans le ventre...

16. — Oh ! il a dû tout rendre sur le bateau !

17. — Bonjour, Monsieur, j'ai vu, d'après votre carte, que j'allais avoir affaire à un de nos plus réputés pionniers de...

18. — Si, Signor... voilà quinze ans que zé « tourne »... zé commencé dans le coumique avec oune succès fou : *Lé matélas balador* !...

19. — Dernièrement, zé réoussi oune drame sensationnel d'oune rarissime émouion : *Pour-quoi pêchent les pauvres filles* !...

20. — Bravo ! Je crois bien en avoir entendu parler... Et ensuite ?

21. — Après ? Lé monde entier a vou cé dérouler sour tous ses écrans mon fameux cinéroman en 30 épisodes, intitoulé : *L'Œil dé verre louisant* !...

22. — Parfait ! Nous allons pouvoir nous entendre... Vous tombez à pic... Je vais vous installer, il n'y a pas de temps à perdre : « time is money... »

23. — Oh ! si cé n'est qu'oune question dé mouney, marché conclou !

24. — Mon vieux Gektiff, voilà sur le plateau là-bas, un bonhomme qui se prétend l'As des metteurs en scène de l'Univers !...

25. — Sans doute... pour le tour de taille, il sort du « champ ! »

26. — Au travail : tout est à recommencer. Décor du I. Hurléments et gesticulations...

27. — On va « tourner » : moment psychologique !...

28. — Allons, Signora Carissima, allouez oune pocco ces zoulis yeux !... Né mé coumprenez-vous pas ?

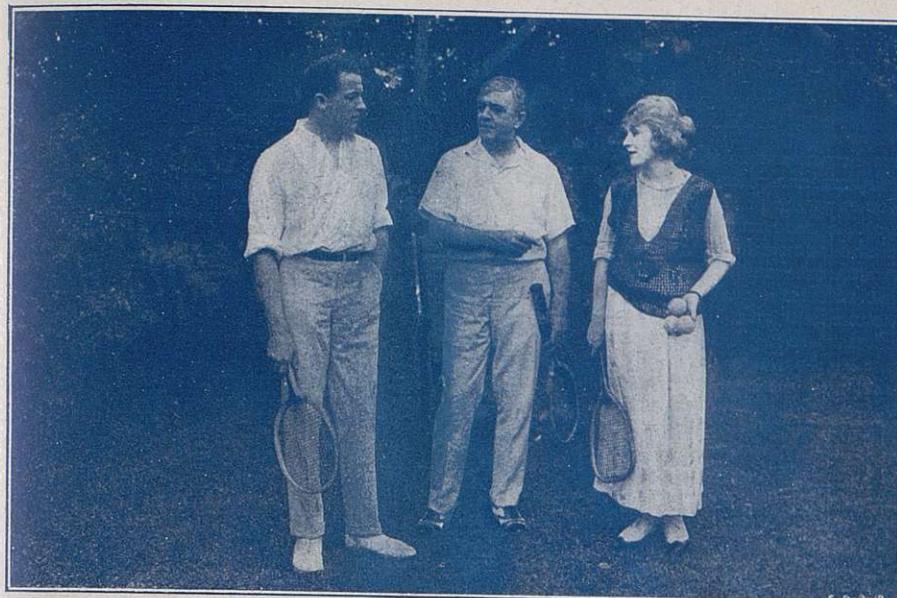
29. — Et vous, mon cer protagoniste... voyons, soyez fougueux... dou feu partout, diabolio !

30. — Mais, ne comprenant rien au frénétique et incohérent verbiage de ce « metteur en scène » étranger en pleine crise opératoire, le calme Hob Gektiff, lui en fait une... scène !

31. — Alors, l'illustre Oskiss Ghob, agissant au nom de sa célèbre firme, prie énergiquement le malchanceux intrus de vouloir bien « opérer » avec rapidité, une digne sortie... vers d'autres « studios ! »

32. — Confondant vitesse et précipitation, le malheureux « metteur en scène » aussi philosophe que cosmopolite, tout en continuant à « tourner »... autour du monde, va retourner... en France !

FRANK SERVET



Les trois personnages principaux d'un film américain : le jeune homme, le père, la jeune fille. EUGÈNE O'BRIEN, ROBERT EDESON, LUCILLE STEWART, dans *La Maison de la douleur* (Selznick Pictures.)

LES PERSONNAGES DU FILM AMÉRICAIN

CHACUN pays a sa comédie classique qui se caractérise non seulement par une dramaturgie conforme au génie de sa race, mais encore par des personnages créés d'après ses types nationaux les plus répandus. Les sujets des ouvrages peuvent varier, les interprètes restent les mêmes, car ils représentent, si l'on peut dire, toute la gamme des tons utiles pour faire à grands traits le tableau d'une société.

Les auteurs devenus classiques ne se sont presque jamais adressés à une élite, mais à la masse. Ils n'ont donc point voulu se perdre dans l'étude de cas psychologiques spéciaux, mais placer sous les yeux de leur public des portraits immédiatement reconnaissables.

Ceci prouve que le théâtre peut nous offrir, sur les mœurs d'une époque et d'un pays, des aperçus plus exacts que tous les ouvrages des historiens et des chroniqueurs.

Les Etats-Unis n'ont presque pas de littérature et pas du tout de littérature dramatique, aussi nos amis d'outre-mer ne nous étaient-ils connus jusqu'à ces derniers temps que par les études plus ou moins fantaisistes de nos propres écrivains, et par les plaisanteries outrancières de nos vaudevillistes.

Le cinématographe a comblé cette lacune. Le génie américain attendait ce moyen d'expression nouveau pour se révéler.

Par le cinématographe, un grand peuple nous présente enfin la synthèse de sa vie, et nous pouvons, à présent, dessiner d'une main sûre, les portraits de ses types nationaux.

La comédie américaine vient de créer ses personnages comme les comédies latine, espagnole

et française avaient créé les leurs ; et, s'ils ne sont pas encore des individualités représentatives, du moins, les reconnaissons-nous facilement sous les traits de comédiens différents.

Nous allons essayer d'en étudier quelques-uns.



PEARL WHITE EN MÉCANO Cliché Fox

LA JEUNE FILLE

Dans l'esprit d'un Français, une jeune fille élevée à l'américaine est un « garçon manqué », dénuée des grâces de son sexe.

De quelle délicieuse surprise ce même Français n'est-il pas saisi quand une Olive Thomas, une Pearl White ou une Norma Talmadge lui révèlent cet être naïf, tendre, généreux et frais comme une fleur qu'est la jeune fille américaine.

Oh ! sans doute, elle est bien différente d'Agnès, d'Henriette ou de Colombine ! Les businessmen et les aventuriers l'ont créée indépendante et hardie. Elle ne fut pas élevée dans le gynécée où de vieilles femmes tremblent pour une vertu dont elles n'osent révéler le prix à des oreilles officiellement chastes, mais, sans être prude, elle est pudique ; sans être ignorante, elle possède des trésors d'innocence.

Les lois de son pays, très strictes sur la licence publique, lui permettent de se trouver partout à toute heure, et de vivre librement en compagnie de jeunes hommes qui la respectent.

Cette indépendance en fait un type de comédie entièrement nouveau, évoluant dans des situations jusqu'alors inconnues sur la scène.

Nous la voyons disposer de ses biens quand elle est riche, gagner sa vie quand elle est pauvre, au même titre qu'un jeune homme.

Les professions les plus décriées en Europe ne la font pas déchoir ; elle est actrice ou chanteuse de music-hall sans renoncer le moins du monde à sa vertu.

Elle ne craint même pas de servir les clients d'une brasserie dans un pimpant costume, quand il lui devient nécessaire d'augmenter son budget.

Mais, répétons-le, ce sens masculin de la vie pratique n'empêche pas la jeune fille américaine d'être avant tout une gamine charmante, pleine d'une exubérante gaieté. Elle aime les sports, les voyages et le jeu, et peut s'en donner à cœur joie, car nul ne songe à trouver incorrecte qu'elle monte à cheval, conduise une automobile ou rame sur une yole, sans être accompagnée.

Si quelque société se joint à elle, nous remarquerons qu'elle ne se compose jamais de gens âgés et moroses, et la maman qui répète à tous instants : « Tiens-toi droite ! » n'a jamais gâté son plaisir.

Naturellement, l'amour est le grand souci de notre héroïne, mais comme elle vit libre de toute contrainte, son imagination ne s'égare pas en des rêves nébuleux ou pervers ; elle aime avec



OLIVE THOMAS dans Une enfant terrible. (Selznick Pictures.)

toute la santé morale que lui vaut une belle santé physique, elle aime avec toute la sensibilité de son âme restée puérile.

Sans calcul mesquin, sans faiblesse à l'égard de ses parents, elle choisit parmi les compagnons de ses jeux et de ses promenades le mari qui lui convient et l'épouse en un tour de main, car on se marie en Amérique avec une facilité surprenante... il est vrai que l'on y divorce avec la même facilité. L'intervention du pasteur n'a paru qu'une formalité accessoire, une légère pose au cours d'un duo passionné ; et notre héroïne est profondément persuadée que ce duo ne cessera jamais. En fait, cette union express ne donnera peut-être pas un résultat merveilleux, mais, comme nous l'avons dit plus haut, l'homme de loi sait délier avec dextérité ceux que le clergyman a bénis.

Nous n'avons point, du reste, à nous livrer ici à des réflexions morales, mais à considérer curieusement une nouvelle venue au royaume des immortelles marionnettes.

La voix populaire n'a pas encore prononcé son nom : sera-t-elle Suzy, Betty, Nancy ou Mabel ?

Nous le saurons demain ; mais sous quelque vocable pimpant qu'on la désigne, nous aimerons toujours ses yeux rieurs qui deviennent si facilement tendres et son allure décidée, exquisement féminine cependant...

LE JEUNE HOMME

Celui-ci n'a rien du langoureux Léandre ou du volage Arlequin. C'est un athlète dans le sens où les anciens entendaient ce mot, *Mens sana in corpore sano*. Il ne s'attarde pas aux subtilités, et ne consulte pas la carte du tendre. Il tourne son visage rasé vers la route qu'il doit suivre, toute droite comme une avenue de New-York, mais sourit largement de ses robustes mâchoires, quand il rencontre en chemin quelque gentille camarade.

L'idée ne lui vient pas de lui tourner un madrigal ou de lui voler quelque légère faveur comme on cueille en passant près d'un buisson printanier une fleur éphémère. Cet esprit positif ne conçoit point la bagatelle ; s'il se risque dans une intrigue amoureuse, il tient de la mener jusqu'au bout, ne craignant pas d'en courir les risques, mais en voulant tous les profits.

Le jeune premier américain est un peu lourd, ses origines saxonnes apparaissent nettement, et, nous le voyons passer de l'idyllique sentimentalité à la brutalité choquante, mais,

sa plastique est belle et son âme loyale, et ceci lui permet souvent d'émouvoir nos délicates petites Françaises.

Dans bien des sous-préfectures on ne rêve plus devant le portrait du ténor toulousain, et l'on découpe soigneusement dans des notices de films, l'effigie de l'Apollon musclé que l'on a vu donner aux jouvencelles d'interminables baisers enregistrés de très près par un objectif minutieux.

LE PÈRE

Il faut avouer que Géronte et Cassandre sont de bien pauvres sires, en face de ce vieux lutteur qui ne connaît pas les infirmités séniles. On dirait qu'il a reculé pied à pied jusqu'à la quarantaine mais qu'il s'est retranché sur cette ligne en jurant de ne plus bouger d'un seul pas.

Le père, dans le film américain, nous apparaît solide et bien campé. Son visage porte peu de rides, à peine quelques sillons gravés dans son masque énergique par son effort constant ; il inspire la crainte et le respect, c'est le « pater familias » des Romains.

Cependant, ce vieux lion n'inspire aucune antipathie. D'abord, il ne connaît pas le vice sordide des vieillards

« l'avarice ». L'or n'est pour lui qu'un moyen d'échange ; ne concevant la fortune qu'en



Cliché Paramount WALLACE REID



ROBERT EDISON dans La Maison de la douleur. (Selznick Pictures.)

mines, usines et chemins de fer dont son travail acharné accroît chaque jour le rendement, il dépense largement et meurt sur sa table de travail, couché par une congestion, comme un capitaine à son poste de combat.

Remarquons ensuite que ce chef de famille est rarement tyrannique vis-à-vis de la jeunesse. La dure expérience de la vie n'a pas desséché son cœur, aussi le voyons-nous très rarement en lutte avec ses enfants, comme les affreux barbons du répertoire latin, à moins que son éternelle verdure n'en fasse le rival amoureux d'un fils ou d'un pupille.

Somme toute, ce personnage apparaît lui aussi comme une création parfaitement originale, et nous en chercherions vainement l'équivalent dans le théâtre des autres pays pour qui la vieillesse fut toujours un sujet de railleries.

Nous venons d'effleurer un sujet très vaste et la place nous manque pour lui donner le développement qu'il pourrait comporter.

Mais ces rapides esquisses suffisent pour démontrer que l'écran peut égaler la scène au point de vue de la documentation sur les mœurs d'un pays donné et fournir les précieux enseignements de la vraie comédie.

JACQUES ROULLET

ON NOUS ÉCRIT DE SUISSE

Lecteur assidu de votre intéressant magazine et fervent cinéophile, je tiens, comme votre correspondant Bruxellois l'a fait pour la Belgique, à m'élever contre la réapparition du film boche en Suisse. Chez nous, ce n'est pas la question du change qui hâte sa réapparition (ou plutôt apparition puisque nous n'avons pour ainsi dire pas fait connaissance avec le film allemand avant la guerre). Il faut reconnaître que la facture allemande, l'éclairage et l'interprétation fort remarquable offrent un attrait auquel le public est extrêmement sensible. Et, si je suis bien renseigné, je puis affirmer que les films allemands projetés par nos 9 uniques salles ont doublé en nombre depuis deux mois.

Et ici comme à Bruxelles, ils ne mentionnent pas de vedettes, pas de firmes, si ce n'est le concessionnaire chargé de la représentation des films pour notre pays, l'U. F. A. qui, je le sais, prend de larges mesures pour sa propagande.

Cette propagande débute par la création d'une société par actions (Film Suisse S. A.) qui pourrait bien passer sous la tentacule du capitalisme cinématographique allemand. Autre fait, encore, notre seule revue suisse de cinéma ne comporte depuis quelques mois que de la réclame pour firmes allemandes et peu d'articles bien neutres.

Tout ceci doit servir d'avertissement à la cinématographie française en général, qui, j'espère, aura le flair de prendre des mesures intelligentes et énergiques pour ne pas laisser accaparer le marché suisse par les maisons allemandes.

O. C. MENTHA (Neuchâtel)

ON NOUS ÉCRIT
DE NEW-YORK

— Charlie Chaplin a refusé un engagement d'une année que lui proposait la direction d'un théâtre londonien aux appointements de 20.000 dollars par semaine, soit un million 40.000 dollars par an.

— Richard Barthelmess, avec l'appui d'un syndicat de banquiers de Wall Street, a fondé sa propre compagnie : *The Inspiration Picture Company*. Il entend interpréter des rôles de caractère comme dans *Broken Blossoms*, trouvant ceux de jeune premier peu intéressants.

— Nazimova a souffert, dès son arrivée à New-York, d'une violente attaque de grippe.

— Après une douloureuse opération à l'oreille Richard Barthelmess est entré en convalescence au Flower Hospital.

— Trois films de D. W. Griffith passent cette semaine dans New-York. *Way down East*, toujours au cinéma de la 44^e rue, atteint aujourd'hui sa 500^e représentation. *Dream street*, le dernier film du maître, s'achemine vers le même succès, et *le Capitole* reprend triomphalement sa plus grande œuvre, datant de 1915, *The birth of a nation* (La naissance d'une nation), qui, il y a six ans, dépassa rien qu'à New-York, 625 représentations. Voici des chiffres éloquentes.

— Dans *Three Word brand*, son dernier film, W. S. Hart interprétera trois rôles, celui d'un père et de ses deux fils. C'est un record !

— Après *The Queen of Sheba*, Fox a l'intention de produire *Néron*. Le directeur choisi pour ce travail, ainsi que ses assistants, se sont rendus à Paris, d'où ils se dirigeront vers Rome.

— Mrs Josephine Park Tearle, première femme de Conway Tearle, star chez Selznick (cet artiste est marié pour la troisième fois), qui, en 1912, consentit à la diminution de la rente que lui faisait son ex-mari, alors très embarrassé pécuniairement, vient d'attaquer celui-ci après avoir appris que ses appointements mensuels étaient de 8.000 dollars et que ses économies s'élevaient à 80.000 dollars.

— On attend l'arrivée de Wallace Reid dans la grande City pour le 16 mai. Il interprétera aux studios Paramount de Long Island, un des principaux rôles de la célèbre pièce, *Peter Ibbetson*. Sa partenaire sera Elsie Ferguson.

— Douglas Fairbanks a l'intention de dépenser 500.000 dollars à la réalisation des *Trois Mousquetaires*.

— Encore un nouveau venu à l'écran. Cette fois, c'est un comédien, Gaylord Lloyd, frère d'Harold Lloyd.

— David W. Griffith a renoncé à filmer *Faust*, du moins pour le moment. On ignore ce qu'il entreprendra.

— La nouvelle comédie en 3 parties de C. Chaplin est maintenant presque terminée, elle a pour titre *Vanity Fair*. Edna Purviance y interprète, paraît-il, un rôle beaucoup plus important que ceux qui lui sont destinés d'ordinaire.

— *J'Accuse* a été fort bien accueilli des Américains et le discours d'Abel Gance, publié par les grands quotidiens, a été très apprécié. L'impression générale est excellente.

— Le mariage de C. Chaplin et May Collins aura lieu dans le courant de l'année. Charlie Chaplin a subi sans s'en alarmer, les stupides escarmouches de certains journaux américains, l'accusant de poursuivre en May Collins le même « idéal » qui lui fit épouser Mildred Harris. Charlie Chaplin avait, en effet, déclaré il y a quelques années, qu'il ne se marierait qu'après avoir rencontré son « idéal », c'est-à-dire beauté et intelligence réunies.

— Betty Hilburn, une des interprètes secondaires de *Dream Street* vient d'épouser le millionnaire, Arthur Worth, président de la grande maison de couture Worth et Cie.

— Les trois derniers films édités de C. Talmadge sont : *Wedding Bells*, *Lessons in love* et *Woman's place*.

— Au cours de son récent voyage en Europe, Samuel Goldwyn a fait l'acquisition à Rome de *Fédora*, avec F. Bertini et *La Nave*, de d'Annunzio avec Ida Rubinstein.

— Max Linder et Harold Lloyd sont de passage à New-York.

— Tom Moore travaille en ce moment à *From the ground up* de Rupert Hughes.

— A Los-Angeles, le jour de la première représentation du film allemand *Le Cabinet du docteur Caligari*, l'American Légion a défendu, avec l'aide de soldats mutilés, l'accès du cinéma. Elle réserve paraît-il, la même réception à *Déception* et *Carmen* (Gypsy Blood) deux productions allemandes qui passent à l'heure présente à New-York.

— *Civilisation*, le beau film de Thomas Ince, qui passa en France, voici quelques années, sera réédité aux Etats-Unis.

— Tyrone Power, le créateur de la « Conscience » dans *Dream streets*, s'embarque pour l'Europe, où il compte passer tout l'été.

— Le prix d'un seul des décors du film *Affairs of Anatol* s'élève à 30.000 dollars. Il a été réalisé par Paul Iribe.

— May Allison et son mari, Robert Ellis, acteur et directeur chez Selznick, vont divorcer. Ils étaient séparés depuis plusieurs mois.

— Rex Ingram, à qui nous devons *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, a commencé un film tiré de Balzac *The Conquering power* avec les mêmes interprètes, soit Rudolph Valentino et Alice Terry.

— D. W. Griffith filmera *Les Deux Orphelines* avec Richard Barthelmess et Lillian Gish. Qu'advient-il alors de la nouvelle compagnie de Barthelmess ?

— Le prochain grand film de la Compagnie Pioneer sera *Indiscrétion* avec Florence Reed, Gareth Hughes et Lionel Atwill. Ce dernier, artiste de théâtre, célèbre aux Etats-Unis, interprète sur une grande scène new-yorkaise la traduction de *Debureau* de Sacha Guitry.

SUZANNE CARRIÉ.

Dans le champ de l'Opérateur ou les trucs dévoilés

L'EXPLOSION D'UN BATEAU

Je devais m'y attendre, j'ai déjà reçu quelques lettres dont la plupart me demandent des renseignements sur le moyen de réaliser tel ou tel effet cinématographique.

La première émane du directeur d'un Cinéma de province, qui me pose la question suivante : « Les journalistes chargés de la critique cinématographique, dans les grands quotidiens, ont-ils une réelle connaissance des choses de l'écran ? » Je répondrais à mon aimable correspondant, qu'à mon avis, je ne le crois pas, mais que cela n'est pas nécessaire, si le critique se place au point de vue du public.

Est-il réellement nécessaire de signaler aux directeurs de cinémas les défauts de fabrication et de lui adresser des critiques dans le genre de celle-ci :

Photos trop grises, interprétation convenable, ou encore, mise en scène honorable, le découpage aurait pu être plus intéressant, etc...

Que peuvent bien faire ces considérations au

« Mon scénariste, qui a l'imagination féconde, mais ne doute de rien, a intercalé dans l'action

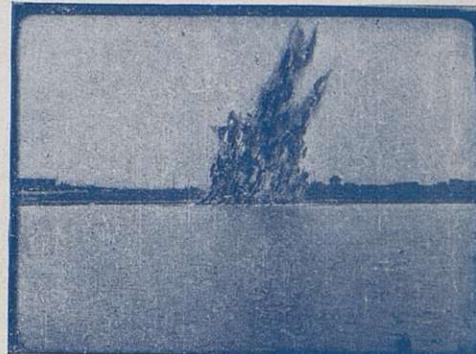


Fig. 2. — EXPLOSION D'UNE MINE SOUS-MARINE

de son scénario de nombreuses péripéties, et entre autres :

« L'explosion d'un bateau ».

Explosion que je ne puis éviter ; jugez plutôt cette partie du découpage :

« Intérieur de la cale d'un bateau... »

« Jacques de Bernay (c'est le nom de son héros), regarde la lutte entre les deux hommes, en cherchant à se débarrasser de ses liens... le liquide enflammé se répand sur le plancher de la cale.

« Sur le pont du bateau.

« Gilberte, voyant la fumée sortir, s'élance dans la cale.

« Intérieur de la cale (*enchaîner le mouvement*).

« Gilberte descend les marches, coupe les

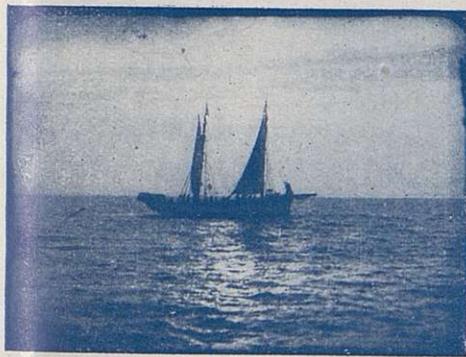


Fig. 1. — UN BATEAU EN PLEINE MER

directeur d'un Cinéma ?... Il doit faire confiance à son fournisseur, qui a tout intérêt à lui fournir des films récréatifs ; le programme changeant tous les huit jours, un bon remplace un mauvais... On ne sort pas que des chefs-d'œuvre... Certes, le métier de critique étant, de notre corporation, le plus facile, et celui qui court le moins de risques, il n'y a rien de surprenant qu'il ait tenté certains écrivains.

Le directeur d'un journal, qu'il soit corporatif ou non, donne à son collaborateur un sujet à traiter, ce dernier se met à la besogne sans même parfois se documenter et, neuf fois sur dix, il raconte des balivernes qui font sourire les professionnels.

Mon second correspondant me demande une chose beaucoup plus intéressante...

Voici ce qu'il me dit :
« Avant de m'aventurer dans les frais d'une mise en scène, je suis on ne peut plus perplexe en voici la raison

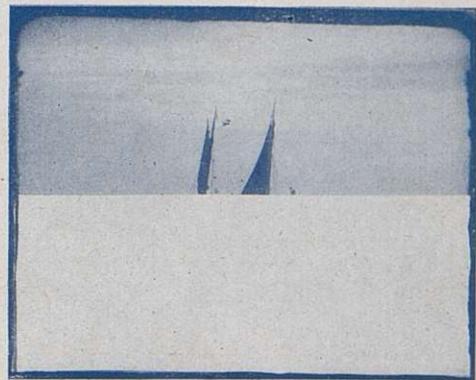


Fig. 3. — REMPLACEZ LA PARTIE HAUTE DU NAVIRE...

liens de Jacques, mais suffoquée par la fumée s'évanouit...

Jacques prend courageusement Gilberte dans ses

bras et, gravissant péniblement les marches, disparaît sur le pont...

« Sur le pont... »

« Jacques se dirige vers babord avec la jeune femme dans les bras... enjambe le bastingage et disparaît... »

« Arrière-plan du bateau en pleine mer. »

« Un épais nuage de fumée sort du bateau comme une trombe... et monte vers le ciel... » Ici je m'arrête... c'est justement cet épais nuage de fumée qui suffoque, (sans jeu de mots), car enfin, l'incendie, ou l'explosion d'un bateau en pleine mer va me coûter fort cher.

« Et, à mon avis, le scénario est inexécutable ainsi, comment tourner la difficulté ? »

« Il faudra que mon scénariste trouve un gros effet, non moins saisissant, mais plus économique... Alors ? »

Evidemment... évidemment... aimable correspondant, ne vous lamentez pas... Je vais vous indiquer un moyen très économique et tout aussi palpitant sans modifier en rien votre chef-d'œuvre.

D'abord, que votre opérateur recherche dans la bibliothèque les négatifs suivants :

1° Un bateau en pleine mer (fig. 1) ;

2° L'explosion d'une mine sous-marine (fig. 2). Il lui faudra ensuite séparer son tableau en deux, et remplacer la partie haute du bateau

(figure 3), par l'explosion (figure 4), en employant le même procédé que pour *L'Homme dans la cage aux lions*, déjà expliqué dans le numéro 11 de *Cinémagazine*. Suivez mes instructions et vous aurez à peu de frais « L'explosion d'un bateau » (voir figure 5). L'appareil de prise de vues est fait pour s'en servir, et le tableau, bien repéré, doit donner absolument l'illusion.

Les Américains, gens pratiques, exploitent beaucoup les trucs de l'appareil, et recherchent les scénarios à gros effets. Presque tous leurs films sont agrémentés d'un « clou ».

Nous autres, Français, nous ne travaillons pas assez pour ce que l'on appelle « le gros public ». Alors que les établissements de nos boulevards ont besoin, pour satisfaire leur clientèle, de scènes d'art, de vues instructives ou de voyages, etc., le public populaire n'exige que des vues d'ordre moins élevé, et c'est ce public que nous devons surtout nous efforcer de satisfaire parce qu'il est le nombre.

C'est pourquoi l'auteur de scénarios ne doit pas négliger la scène simple, émouvante, ou irrésistible, sans grossièreté ni trop de finesse, car longtemps encore elle sera celle qui se placera le mieux.

Z. ROLLINI.



Fig. 4. — ...PAR L'EXPLOSION...

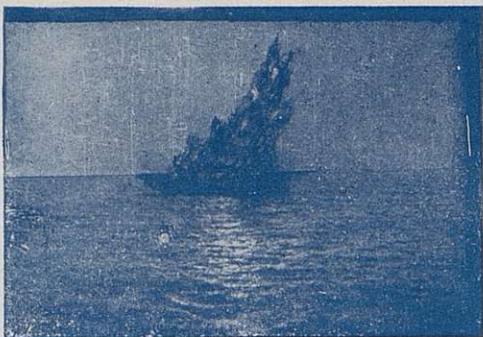


Fig. 5. — ET VOUS AUREZ L'EXPLOSION D'UN BATEAU

PINA MENICHELLI

Cette belle artiste est une des vedettes les plus réputées de l'édition italienne.

Par ses qualités photogéniques très personnelles, elle s'est fait une place importante parmi les Lydia Borelli, les Masperia, les Itala Almirante Manzini.

Pina Menicelli n'est pas une grande amoureuse comme Francesca Bertini, c'est plutôt la femme fatale qui se sert de son impérieuse beauté pour semer sur son passage le désespoir, la haine et le deuil. Dans son sourire indéfinissable, il y a plus de mépris que de pitié pour ses infortunées victimes et cette artiste synthé-

tise admirablement bien la cruauté féminine.

Nous l'avons vu dans *Le Feu*, dans *Tigresse Royale* et dans bien d'autres rôles qui furent des triomphes, malgré l'aversion et l'antipathie que ses gestes provoquèrent parmi le public.

Dans un de ses récents films, *Le Maître de Forges*, elle quitta cette attitude méprisante et joua avec chaleur le rôle de Claire de Beaulieu.

Pina Menicelli semble grande à l'écran alors qu'en réalité elle est presque petite. Et, dans la vie privée elle est aussi « popote » qu'elle semble extravagante dans ses rôles.

A. M.



PINA MENICHELLI

Cliché Itala-Film

10 Juin 1921

Notre Grand Concours d'Été

JUIN - JUILLET - AOUT

ÊTES-VOUS PHOTOGÉNIQUE ?

Nous ouvrons aujourd'hui pour la durée de la saison notre grand

CONCOURS DES "AMIES DU CINÉMA"

:: :: ENTRE LES PLUS JOLIES ADHÉRENTES DE :: ::

"L'ASSOCIATION DES AMIS DU CINÉMA"

qui sont priées de nous faire parvenir au plus tard le 15 Juin, quelques-unes de leurs meilleures photographies, portant au verso, leurs nom, prénoms, taille, couleur des yeux et des cheveux, âge et adresse

Règlement du Concours. — Une première sélection sera faite par les soins de notre Comité, et les photographies choisies par lui seront aussitôt publiées dans *Cinémazine* pour être soumises, chaque semaine et par séries, au jugement de nos 75.000 lecteurs.

Les électeurs devront nous faire parvenir leur bulletin de vote aussitôt après la publication dans *Cinémazine* de la dernière série de photographies.

Les dernières photographies seront publiées dans notre numéro du 26 Août

Les bulletins de vote comporteront, par ordre de préférence, le classement des concurrentes dont nous aurons publié les photographies.

Une liste type sera établie d'après le résultat donné par le dépouillement général du scrutin.

Les dix premières de cette liste seront filmées dans une séance de prise de vues qui aura lieu en présence de nos meilleurs metteurs en scène et l'une d'elles sera choisie pour tourner dans un film pour lequel *CINÉMAZINE* organisera un concours de scénarios.

Les 50 électeurs dont le bulletin de vote se rapprochera le plus de la liste type, recevront des prix dont le détail sera donné dans un prochain numéro.

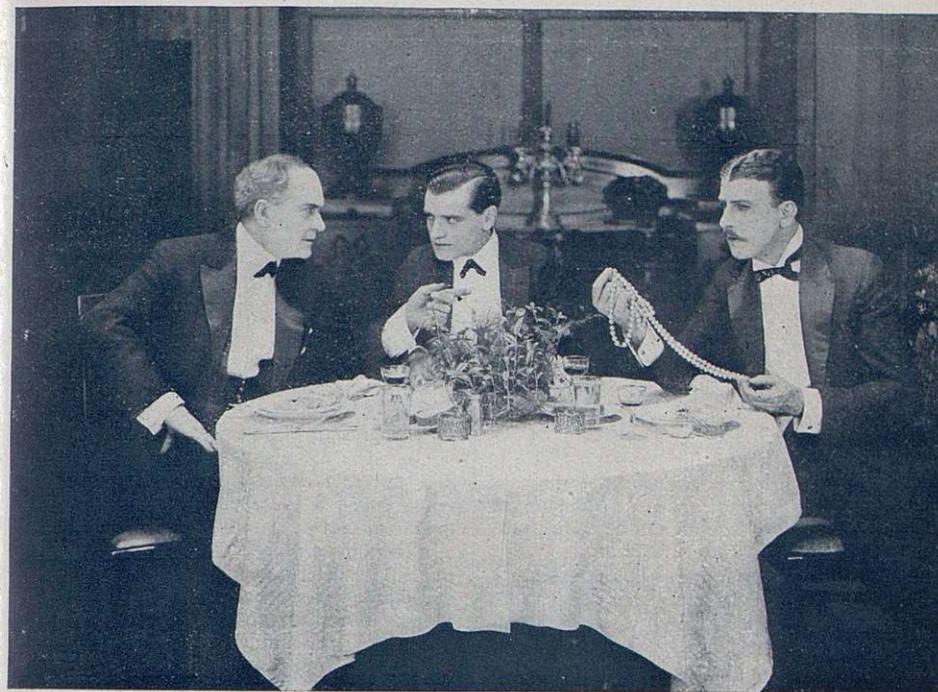
Les dernières réponses devront nous parvenir avant le 5 Septembre.

Que les jeunes hommes se rassurent; ils ne seront pas oubliés, leur concours viendra à son heure. Nous y pensons.

LE COLLIER FATAL

Grand Roman-Cinéma en 15 Épisodes (Clichés Harry)

ADAPTÉ DU FILM HARRY PAR PIERRE DESCLAUX



— Il y a là de quoi acheter un royaume !

PREMIER ÉPISODE

LES PERLES MYSTÉRIEUSES

I. — La « filature » interrompue.

Suzy Sanderson semblait nerveuse. D'un pas rapide, elle allait dans la foule, s'irritant des bousculades des passants. Elle n'était plus accoutumée à la circulation intensive des rues de New-York. Le vacarme produit par les véhicules de toutes sortes qui roulaient sur la chaussée, l'étonnait.

Elle s'approcha d'un policeman et lui demanda : — Pourriez-vous m'indiquer l'adresse exacte des joailliers Perkins frères ? Sans doute ai-je mal copié le numéro de leur maison, car voici

plusieurs minutes que je la cherche vainement.

Le policeman sourit à cette jeune fille, que l'on devinait à son accent fort dépitée et comme elle manifestait une vive impatience en trépignant, il cessa de l'examiner avec tant de courtoise sympathie, pour répondre d'un ton quelque peu railleur :

— Vous n'étiez cependant pas bien loin du but, Mademoiselle. Les bureaux de Perkins frères sont à vingt mètres de vous, là-bas. Voyez-vous ce jeune homme au chapeau de paille, qui s'entretient avec un monsieur ? C'est William Perkins, le fils de James, l'aîné

de la famille, chef de la firme si réputée et le plus fort expert en perles fines des États-Unis, au dire des gens qui s'y connaissent.

Le policeman désireux de montrer à son interlocutrice qu'il était un personnage bien renseigné et trouvant d'autre part agréable de bavarder un peu, s'appretait à donner des explications complémentaires, lorsque Suzy Sanderson lui coupa net la parole en le remerciant et s'éloigna. C'est qu'elle venait de remarquer un passant qui s'était retourné pour la regarder et qui maintenant s'en allait d'un pas nonchalant, faisant mine de s'intéresser à un chauffeur qui réparait son auto en panne.

— Tom Ridge ! murmura-t-elle atterrée. Il me semblait bien l'avoir aperçu tout à l'heure dans la 17^e avenue. Je croyais cependant être parvenue à me débarrasser de lui. Le misérable a retrouvé ma trace. Il faut absolument que je le dépiste.

Elle courut jusqu'à la porte de l'immeuble où se tenait William Perkins, mais ce dernier était toujours en conversation avec un homme de haute taille, très élégant, aux apparences réservées et sournoises. Elle demeura un peu en arrière des deux causeurs et entendit le fils du joaillier déclarer d'un ton affable :

— Je vous en prie, monsieur Ralph Baumann, soyez notre hôte dans notre villa de Momarenax. Mon père serait désolé qu'un ami de Lord Bradford n'acceptât point cette invitation.

— Vous insistez avec une si bonne grâce, dit l'interpellé, que je me fais un plaisir de répondre oui. Je vais de ce pas à l'Hôtel Majestic donner l'ordre de transporter mes bagages chez vous. J'accepte donc votre charmante hospitalité cher Monsieur, et vous dis à ce soir, dans votre villa de Momarenax.

Ils se serrèrent la main. Ralph Baumann partit et William Perkins se disposait à quitter le seuil de l'immeuble à son tour, pour traverser l'avenue, lorsque Suzy Sanderson surgit tout à coup devant lui. Le fils du joaillier considéra avec surprise cette jeune et jolie personne qui paraissait si troublée et qui prononça d'une voix que l'émotion faisait vibrer :

— C'est bien à M. William Perkins, que j'ai l'honneur de parler ?

— Certainement, Mademoiselle, dit-il le chapeau à la main, le regard fixé sur les beaux yeux effarés de Suzy Sanderson.

— Je vous en supplie, reprit-elle en lui remettant à la dérobée un petit sac de velours, ne m'interrogez pas. Un grave péril me menace. Cachez ceci. Hâtez-vous ! Il ne faut pas qu'on puisse supposer que je vous ai remis ces perles...

— Ce sont des perles...

— Oui, gardez-les ! Plus un mot. J'irai ce soir à votre villa de Momarenax vous expliquer pourquoi je me suis adressée à vous. A ce soir !

L'individu que Suzy avait reconnu s'était hâté de rejoindre la jeune fille, mais il arriva près d'elle trop tard pour écouter ce qu'elle disait à William Perkins. Tout au plus entendit-il les dernières paroles. Tom Ridge ne se rendait

pas compte que Suzy venait de confier un dépôt à Perkins, car dans sa précipitation, il s'était heurté à un passant, qui le lui avait reproché en termes violents. Bien que ses excuses eussent été de courte durée, ce laps de temps avait suffi pour permettre à William de prendre et de laisser tomber le petit sac au fond d'une de ses poches, sans être vu.

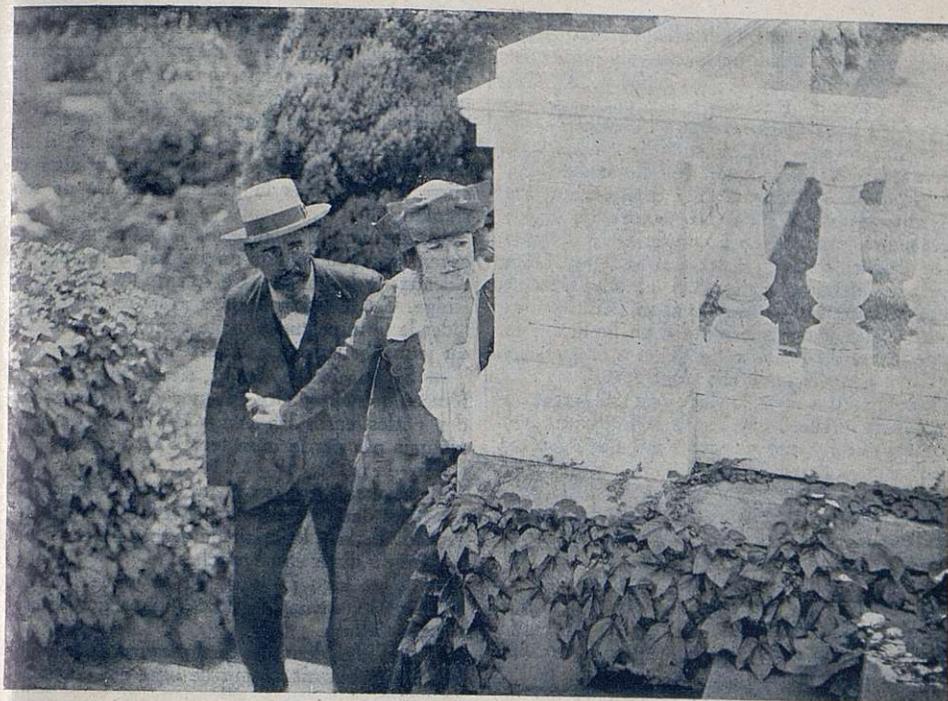
— Maudite péronnelle ! gronda Tom Ridge. Si toutes les femmes étaient comme cette Suzy, le monde serait un enfer. Elle a du vif-argent dans les veines. Au moment où je crois la tenir, la voilà qui m'échappe ! Mais cette fois, elle ne me brûlera pas la politesse, bien que la mâtine, m'ait certainement vu, je trouverai moyen de la rattraper. A nous deux, ma fille ! Je suis arrivé à temps pour l'empêcher de continuer à parler au fils Perkins. Qu'est-ce qu'elle avait à cachotter avec lui ? Elle le connaissait donc, puisqu'elle lui a fixé rendez-vous à Momarenax ! Minute, Suzy Sanderson, tu n'es pas encore dans la villa des joailliers. Tu me trouveras auparavant sur ton chemin.

Tout en grommelant ainsi, il s'était élané à la poursuite de la jeune fille, qui à une allure précipitée s'efforçait de le distancer. Elle se faufilait prestement entre les groupes de passants. Soudain, elle tourna à l'angle d'une rue et se mit à courir à toute vitesse. Tom Ridge, cinquante mètres en arrière prit son élan. Il soufflait et n'en pouvait plus. Suzy le vit arriver. Prenant une subite détermination, elle pénétra dans une maison de six étages, récemment terminée, et encore encombrée de matériaux. Son intention était de se dissimuler dans un appartement. Elle éprouvait elle aussi le besoin de se reposer quelques secondes, afin de pouvoir respirer, car son cœur battait d'une façon désordonnée. Elle aperçut un ascenseur et y pénétra. A peine eut-elle refermé la porte sur elle, qu'elle eut une angoisse.

— Pourvu qu'il onctionne ! se dit-elle en appuyant sur le bouton du dernier étage. S'il n'y a pas de courant, aurai-je le temps matériel de sortir de cette cabine et ne vais-je pas être prise au piège ?

Mais ses appréhensions ne durèrent pas. Il y eut un dé clic, puis l'ascenseur s'éleva d'un coup. Comme dans un éclair elle aperçut Tom Ridge qui accourait devant la cabine et qui esquissait un geste de rage. Suzy ricana. Ses yeux brillaient d'un éclat étrange. Elle songeait à ce qu'elle allait faire. Probablement l'homme qui s'était attaché à ses pas, venait-il de se résoudre à escalader l'escalier. Mais elle serait avant lui là-haut. Elle aurait ainsi quelques secondes à elle pour aviser.

Elle n'attendit pas l'arrêt de l'appareil, bondit, traversa le palier. Lorsqu'elle fut sur la terrasse de l'immeuble, elle s'approcha du garde-fou. Elle jeta un regard dans la rue. De cette hauteur, les gens et les voitures apparaissaient pour ainsi dire en réduction. Elle eut le vertige et ferma les yeux, mais c'était une jeune fille énergique, elle se raidit. Tom Ridge sans doute gravissait



— Je n'osais m'approcher de la villa.

l'escalier. Il allait bientôt apparaître. Il fallait fuir.

Suzy Sanderson, dès l'âge de huit ans, avait pratiqué tous les sports, aussi son indécision fut-elle brève. L'un des immeubles auxquels s'adossait la maison, était un entrepôt de quatre étages seulement et dont le toit-terrasse se trouvait à plusieurs mètres au-dessous. Elle se déchaussa rapidement et tenant ses souliers à la main, les bras dressés vers le ciel, elle se lança dans le vide. Ses oreilles bourdonnèrent, une sensation d'étouffement opprima sa poitrine, la muraille paraissait monter devant elle. Elle percevait à la fois le sifflement de l'air, les roulements de voiture, les appels de clackson et de timbres, tout le tumulte de la rue. Comme elle approchait de la terrasse, elle donna un coup de reins et tomba, un peu étourdie, il est vrai, mais sur la pointe des pieds, ainsi qu'on le lui avait jadis enseigné au collège. Elle rebondit plus loin. Puis elle se redressa, eut un sourire. Son sang affluait aux tempes, elle chancelait, en proie au vertige. Elle se rechaussa, persuadée que Tom Ridge du sommet de la maison la regardait et que peut-être, il allait la rejoindre. De nouveau elle songea à quitter ce toit. Elle se pencha et vit qu'à chaque étage de l'entrepôt, avait été disposé une sorte de balcon-plate-forme assez large, pour permettre aux ouvriers de se sauver en cas d'incendie. Ces balcons séparés par une hauteur d'environ cinq mètres, formaient un gigantesque escalier. Mais les échelles qui

devaient servir à rejoindre les paliers n'étaient pas en place. Suzy s'accrocha au rebord de la toiture et se laissant pendre par les mains, lâcha prise. Ce saut de cinq mètres n'était rien pour elle, après celui qu'elle venait d'accomplir. A peine sur la plate-forme du quatrième étage, elle se précipita sur celle du troisième.

Quand elle arriva à celle du premier, elle constata que celle-là était au moins à une dizaine de mètres au-dessus du sol, mais au même instant elle vit un câble fixé à une barre de fer, elle le poussa du pied. Le câble se déroula dans le vide. Avant de descendre, Suzy interpella un chauffeur qui conduisait une automobile vide.

— Cinquante dollars pour vous, s'écria-t-elle, si vous voulez me conduire.

L'homme éclata de rire et en homme pratique, vint se ranger sous la plate-forme. Suzy Sanderson, glissa et sauta si heureusement, que sa chute fut amortie par les ressorts d'une banquette.

— Et maintenant droit devant vous, à toute allure ! fit-elle. Je paierai les contraventions.

Le chauffeur qui n'avait pas eu le temps d'arrêter mit en troisième vitesse. La jeune fille haletante blêmit de rage. Tom Ridge ne l'avait pas suivie sur le toit.

Il se trouvait à faible distance. De la rue, il s'était rendu compte des intentions de la jeune fille. Sarcastique, il hélait à son tour un deuxième taxi et y montait en désignant au conducteur l'auto de Suzy.

— Je croyais bien qu'elle allait se rompre les os ! pensait-il. Cela aurait mieux valu pour moi, à tous points de vue.

Suzy jeta sur le siège de son chauffeur un paquet de bank-notes et adjura l'homme :

— Encore plus vite, si possible ! Voilà cent dollars. L'automobile faisait de folles embardées, passait tantôt à gauche, tantôt à droite, au mépris de tous les règlements. La voiture de Ridge parvenait quand même à suivre. Suzy cut une idée. Debout derrière le watmann elle prononça quelques mots saccadés. Un autobus roulait devant l'auto, qui le dépassa et se maintint à sa hauteur. La jeune fille sauta d'un bond sur la plate-forme du lourd véhicule et grimpa sans tarder à l'impériale où elle s'assit.

A cent mètres de là, le viaduc du métropolitain enjambait la rue. Suzy Sanderson attendit que l'autobus se fut engagé sous l'arche métallique. Alors elle se dressa, saisit une des poutrelles et s'enleva à la force du poignet au grand ahurissement de ses voisins. Elle fit un audacieux rétablissement et escalada le viaduc. Quelques secondes après, elle était sur la voie.

Elle poussa un soupir de soulagement. L'auto de Tom Ridge se trouvait encore assez loin ; or une rame allait pénétrer dans la station toute proche. Elle courut et gagna le quai, juste assez à temps pour s'embarquer.

Tom Ridge cependant ne désespérait pas de rejoindre la jeune fille. Ayant sauté de son auto, devant la station, il s'était hâté d'escalader l'escalier de cette dernière et de prendre un billet. Mais parvenu sur le quai, il vit avec rage que la rame emportant Suzy se trouvait déjà loin.

Il grommela un juron, regarda sa montre et s'exclama :

— Joué ! Elle emporte les perles, elle a toute l'après-midi devant elle pour les cacher ! Ah ! malheur !

II. — Les perles de Suzy Sanderson.

William Perkins venait de rentrer à la villa de Momarenax, aux environs de New-York, où il habitait avec son père James. Sans prévenir ce dernier de son arrivée et se sachant en retard, il s'était hâté de gagner sa chambre, afin de se mettre en smoking, pour le dîner.

En achevant rapidement sa toilette, William évoquait la scène de l'après-midi, songeait à cette exquise brune qui lui avait confié un précieux dépôt, en de si mystérieuses conditions. Il revoyait encore ses beaux yeux suppliants et se surprenait à soupirer en s'avouant que cette étrange aventure n'avait cessé d'occuper son esprit, depuis l'instant où elle lui était survenue.

Il sortit le sac de velours de la poche où li se trouvait, l'ouvrit et considéra pendant de longs instants un fabuleux collier fait de plus de deux cents perles ! Il éprouvait un charme bizarre à laisser le joyau couler entre ses doigts. Il sourit et murmura :

— Ces perles sont du plus bel orient, je n'en avais jamais tenu de si magnifiques. Pourtant, celle qui me les remit m'intéresse seule ! Je ne la connais pas, mais si elle ne devait pas venir, j'en aurais un gros chagrin. Quelle folie !

Il se raillait lui-même ; d'un geste vif, il fit réintégrer au collier sa prison de velours et glissa le tout dans la poche de droite de son smoking.

Entièrement à sa rêverie, William ne s'apercevait pas que quelqu'un l'épiait à travers les rideaux de la fenêtre. Ce quelqu'un était Tom Ridge. Cet individu suspect avait réussi à escalader la terrasse sur laquelle donnait la chambre du jeune homme. Le hasard le servait bien.

— Si j'avais pu savoir, ricana-t-il d'un air féroce, que Suzy Sanderson s'était débarrassée des perles entre les mains du fils Perkins, je n'aurais pas perdu mon temps et mon argent à « filer » la petite.

Il se baissa précipitamment, car un domestique pénétrait dans la chambre et informait William que M. Perkins le priait de descendre au salon, l'heure du dîner étant proche.

— C'est bien j'y vais, dit le jeune homme. Et il passa devant le domestique, qui discrètement s'effaça.

Tom Ridge demeura quelques instants immobile. Il maudissait le clair de lune qui découpait en ombre chinoise, sa silhouette sur la muraille. Il jugea prudent de quitter la terrasse et de gagner le parc splendide de la villa où il lui serait facile de se cacher dans un des bosquets. Comme il remettait les pieds sur le perron à l'étage au-dessous, son attention fut attirée par une croisée éclairée qu'il n'avait pas vue en arrivant. Il s'approcha des carreaux et eut un geste de joie. Ralph Baumann, l'invité des Perkins était là, fumant une cigarette, l'air soucieux. Tom Ridge frappa à la vitre. Baumann tressaillit et se retournant découvrit l'homme sous la clarté lunaire. Il ne parut pas s'en étonner et se levant avec prestesse ouvrit le battant.

— Entre vite, dit-il, on pourrait te voir. Quoi de nouveau ? Suzy Sanderson ? L'as-tu séquestrée cette drôlesse ?

— J'ai perdu sa trace, répondit à voix basse Ridge en pénétrant dans la pièce, mais une circonstance fortuite, m'a fait découvrir que les perles sont entre les mains de William Perkins.

Les yeux rêveurs de Baumann s'illuminaient d'une flamme, cependant qu'il ripostait :

— Alors, elles sont à nous mon vieux, seulement...

— Seulement, il faut faire vite, car j'ai entendu Suzy dire à William qu'elle viendrait ici ce soir.

Que veut-elle faire ? Je l'ignore. Mais il ne faut pas être grand clerc, pour deviner qu'elle désire vendre le collier à James Perkins. Or, les perles étant déjà en possession du fils, William, je prétends que notre affaire est bien mal engagée. Heureusement que sur l'ordre de Rankin, j'ai fait appel à tes bons services Ralph. Sans quoi, j'aurais de grandes chances de m'en retourner à Manoa bredouille. Allons, mon vieux, à toi



— J'ai même jusqu'à le gifler.

de prouver une fois de plus que tu sais te tirer d'un mauvais pas.

Ralph demeura quelques instants perplexe, puis il attira l'individu vers la porte qui faisait communiquer la pièce avec l'antichambre de la villa.

— Nous allons mener les choses rondement. Tu vas te tenir là aux aguets. J'ai eu le temps de me rendre compte de la disposition de l'étage. La salle à manger est contiguë au salon et ce dernier communique directement avec l'antichambre. Durant le dîner, je trouverai bien moyen d'amener William à me montrer le collier, puisqu'il me croit le propriétaire d'une pêcherie de perles de Ceylan. Il a toute confiance en moi, car je me suis fabriqué une lettre d'introduction que j'ai carrément signée du nom d'un lord anglais, grand ami des Perkins. L'essentiel est que les perles soient mises sur la table. Je m'en charge. A toi de faire le reste. Le commutateur qui commande l'électricité de la salle à manger est dans le salon. Tu éteindras et n'auras qu'à t'avancer de quelques pas pour t'emparer du collier. Tu repartiras ensuite par ma chambre, quand on songera à te poursuivre, tu seras déjà loin, hors d'atteinte.

Tom Ridge se frotta les mains et ricana :

— Tu es un as, Ralph. Rankin sera content. Laisse-moi rire. C'est trop comique de voir le riche joaillier Perkins, inviter sous son toit, le célèbre voleur international Baumann...

— Tais-toi donc, imbécile ! gronda Ralph. Si

jamais l'on t'entendait. Viens plutôt prendre ton poste, d'autant plus qu'on m'appelle. Ecoute.

Ils firent silence. Dans le salon, M. James Perkins disait à un domestique : « Allez prévenir M. Baumann que nous passons à table dans deux minutes et que je le convie à prendre l'apéritif »

— Je te laisse, chuchota Ralph ; tu as bien compris ? Suis mes instructions, point par point.

Ils se tenaient sur le seuil de l'antichambre. Ralph s'avança vers la vaste portière de velours qui isolait cette pièce du salon et rapidement saisissant l'étoffe des deux mains, la fit glisser sur la tringle qui la soutenait. Il vint tout souriant vers M. Perkins et son fils debout devant une table, où l'on avait placé trois verres.

— Vous nous ferez bien l'amitié, cher Monsieur, dit James Perkins, d'accepter deux doigts de vermouth ?

— Oh ! oh ! plaisanta Ralph, en saisissant le verre qui lui était destiné, vous avez mesuré avec des doigts de géant. A votre santé, mon cher hôte !

Ils buvaient, lorsque la portière de velours qui dissimulait la salle à manger, s'écarta. Le maître d'hôtel annonça que le dîner était servi.

— A table ! dit joyeusement James Perkins, en faisant signe à son invité de le suivre.

Durant le repas, Ralph Baumann malgré son désir de ne rien laisser voir du tourment qui l'agitait, parlait peu. Quant à William, il semblait

à ce point détaché des choses de ce monde que son père l'interpella :

— Qu'as-tu donc, mon petit, tu es tout rêveur ?

Le jeune homme qui, jusqu'à présent, n'avait pas eu l'occasion de raconter à James Perkins l'aventure qui le préoccupait tant, fit le récit de sa rencontre étrange avec la gracieuse inconnue qui lui avait remis le sac de perles.

— D'ailleurs les voici, ajouta-t-il en sortant le collier de sa poche et en le donnant à son père.

— C'est une merveille, répondit ce dernier avec son flegme habituel, passe-le donc à M. Baumann qui est grand connaisseur.

Ralph s'empressa, souleva le collier et dit :

— Il y a là de quoi acheter un royaume. Je me demande même quel Crésus pourra payer un tel joyau, dont le prix est inestimable.

Il posa les perles devant l'assiette de William qui était à sa droite. Tom Ridge caché dans le salon, n'attendait que cette minute. Il appuya sur le commutateur. Ce fut l'obscurité. D'un bond il courut à la table, prit le collier et voulut gagner la chambre de Baumann ainsi qu'il était convenu, mais une poigne énergique le saisit à la gorge. Un vieillard aux longs cheveux grisonnants, à la barbe en éventail, au teint olivâtre, avait surgi sur son chemin. Près de lui, Suzy Sanderson brandissait un revolver.

Tom Ridge, à demi étranglé, dut abandonner le collier et d'un coup de pied se débarrassa de son agresseur. Puis il s'élança dans la chambre de Ralph, referma précipitamment la porte, sauta par la croisée et réussit à se sauver.

— Miriko ! s'exclama Suzy Sanderson. Vous n'êtes pas blessé au moins ?

— Non, mon enfant, répondit le vieillard en élevant le collier d'un air joyeux. Et je tiens les perles. Vous aviez bien raison, quand vous affirmiez que Tom Ridge était ici. Grâce à Dieu, nous avons triomphé de ce scélérat.

— On vient ! reprit Suzy. Comment allons-nous expliquer notre présence ici ?

Aux cris que poussaient James Perkins, son fils et aussi Ralph Baumann, les domestiques accouraient. Grande fut la stupéfaction du joaillier en découvrant dans l'antichambre cet homme qu'il ne connaissait pas et qu'il crut d'abord être le voleur. Quelques mots de William lui révélèrent que la jeune fille était la propriétaire des mystérieuses perles. Elle s'inclina avec grâce devant le joaillier. Ralph Baumann qui la voyait pour la première fois, fut frappé de constater l'énergie que décelait le regard de Suzy. « Elle est jolie, la mâtine ! » pensa-t-il. Il se complut à examiner la jeune fille.

Suzy sourit à William et saluant James Perkins, déclara :

— Excusez-moi, Monsieur, je suis Mlle Suzy Sanderson et mon compagnon est Miriko, l'ancien roi dépossédé de l'île polynésienne de Manoa. Ces perles que nous venons d'arracher à un dangereux bandit, sont à Miriko. Si vous le permettez, je vais vous conter leur histoire.

Elle est tragique. Mais encore une fois, excusez-moi de m'être introduite un peu par

effraction sous votre toit. Nous n'avions pas le choix des moyens. Je savais qu'un bandit avait pénétré dans cette villa. Depuis une heure déjà, Miriko et moi, nous nous trouvions à quelques pas d'ici, dissimulés au fond d'un bosquet, guettant ce qui se passait. Je n'osais m'approcher de la villa, ayant vu le misérable qui a tenté de s'emparer de nos perles, rôder dans les alentours. S'il nous avait aperçus, il aurait été capable de nous assassiner, tout en restant caché.

— Vous êtes excusée, Mademoiselle, dit James Perkins. Votre conduite est bien naturelle. Tout autre que vous eut agi de la même façon. Mais vous nous intriguez beaucoup. Comment des perles d'une valeur si importante sont-elles tombées entre vos mains ? J'ai hâte de le savoir. Quel est ce criminel qui sort d'ici et que vous paraissez fort redouter ? Je n'hésiterai pas à saisir la justice de cette affaire, pour vous mettre à l'abri des manigances d'un pareil coquin. Considérez ma maison comme la vôtre et parlez en confiance.

On fit entrer Miriko et la jeune fille dans le salon. Suzy commença par désigner, sur une mappemonde, l'emplacement de Manoa, en plein Pacifique, puis elle dit d'une voix qu'altérait l'émotion :

— Je vivais en Polynésie depuis quelques années avec mon père le pasteur Sanderson, qui a accepté la mission pénible d'évangéliser les naturels de l'île. Manoa est gouverné par un tyran cruel et sanguinaire Dick Rankin, ancien négrier africain qui déposséda Miriko. Ce misérable et son complice Tom Ridge, l'homme qui sort d'ici, ont affamé et réduit les indigènes à l'esclavage. Mon père a combattu Rankin de tout son pouvoir, mais hélas sans succès. Un jour que ce bandit avait maltraité Arica, sœur de Miriko, nous avons voulu la consoler.

Arica était uniquement coupable d'avoir distribué à ses frères en esclavage, des biscuits dérobés au terrible négrier. Nous considérâmes comme un impérieux devoir de la protéger. Emu de notre intervention, Miriko nous confia qu'il avait bravé mille fois la mort pour aller recueillir au fond de la mer, les perles précieuses que vous avez vues et dont la vente libérerait un jour son peuple. Il nous les montra. Il nous assura qu'avant peu il réussirait à s'enfuir de Manoa, qu'il irait soit en Australie, soit aux Etats-Unis. Comme je devais partir le soir même pour l'Amérique, je lui offris de venir avec moi. Il accepta. Rankin nous aperçut et nous chercha querelle. Je le défiai. Il voulut me traiter brutalement et croyant que je ne saurais lui résister, leva la main sur moi.

Le misérable me connaissait mal. Dès mon plus jeune âge, j'ai été habituée par mon père à me défendre et à me faire respecter. En plus, j'étais armée. Dick Rankin s'en aperçut trop tard. J'allai même jusqu'à le gifler et le menacer de mon revolver. Le misérable dut subir cet affront. Nous nous embarquâmes à l'heure convenue, mais un traître avait averti Rankin de nos projets. Il essaya de s'opposer à notre



Un revolver que tenaient des doigts crispés..

départ en nous faisant rechercher par des hommes à lui, bandits de sac et de corde. Il en fut pour ses frais. Fou de rage à la pensée que nous emportions aux Etats-Unis des perles d'un très grand prix et dont il regrettait de n'avoir pu s'emparer, il ne se tint pas pour battu et échauffa un plan machiavélique pour m'empêcher de remplir la mission que j'avais assumée. Il lança sur nos traces son complice, Tom Ridge. Plusieurs fois j'ai pu déjouer les tentatives criminelles de ce scélérat fiéffé. La dernière vient d'échouer sous vos yeux. Miriko et moi étions sur le point de frapper à votre porte, lorsqu'à travers une vitre nous l'avons aperçu qui se faufilait dans votre salon. C'est alors que nous sommes intervenus en enfonçant une des portes vitrées qui donnent sur votre antichambre. Encore une fois excusez-nous !

— Si j'ai bien compris, Mademoiselle, dit James Perkins avec gravité, c'est pour me vendre le collier que vous êtes venue chez moi ?

La jeune fille fit un signe affirmatif. Miriko, qui n'avait rien dit depuis le début de cette scène, attachait sur le joaillier un regard anxieux. James Perkins reprit :

— Un riche client d'une de mes succursales de l'Orient, s'intéressera sûrement à ce marché. Je vais câbler. Dès que j'aurai reçu la réponse, vous pourrez partir par le premier paquebot. Dans quarante-huit heures au plus tard, nous serons fixés. En tout cas, je ne veux pas que ce soir vous quittiez ainsi ma demeure. L'heure

est tardive. Vous me permettrez bien de vous offrir l'hospitalité ? Par prudence, nous allons téléphoner pour demander un veilleur de nuit.

William qui n'avait cessé d'examiner Suzy et qui sentait sourdre en son cœur une douce affection, demanda à son père :

— Je n'ai jamais traité jusqu'à présent une grosse affaire. Voulez-vous me charger de celle-ci ? Il me serait agréable d'accompagner Mademoiselle en Orient.

James Perkins acquiesça avec un sourire malicieux, puis s'approchant d'un coffre-fort qui se trouvait dissimulé dans la boiserie du salon, l'ouvrit et enferma les perles. Miriko avait hésité avant de se débarrasser du collier. Il suivit anxieusement des yeux tous les mouvements du joaillier et, lorsque la double porte du coffre se fut refermée sur le collier, il éprouva un véritable sentiment de malaise. C'est que pour lui, ces perles pêchées au péril de sa vie, représentaient non pas une fortune, mais bien le salut d'un peuple qu'il chérissait et qu'il rêvait de voir enfin affranchi d'un joug cruel. Ralph Baumann n'avait cessé de regarder la jeune fille. Elle lui plaisait et il s'irritait en son for intérieur de voir William échanger avec elle des propos amicaux. Il était visible que le fils du joaillier s'éprenait de Suzy. Il prit son air le plus aimable et proposa d'une voix hypocrite :

— Si vous voulez me permettre de vous accompagner, je crois que je pourrai vous être de quelque utilité ?

— Volontiers, fit William sans défiance.

— J'ai l'habitude de ce genre d'affaires, reprit Ralph Baumann avec désinvolture, j'ai été souvent en Orient, vendre des perles provenant de mes pêcheries de Ceylan. Il faut bien connaître les mœurs du pays. Bien que j'aie toute confiance en l'honnêteté des agents que Monsieur votre père entretient là-bas, je suis sûr que vous serez obligé de soutenir les intérêts de Mademoiselle avec fermeté.

— C'est entendu, vous serez des nôtres ! affirma de nouveau William Perkins.

Les domestiques ajoutèrent deux couverts pour l'ancien roi et Suzy. Le dîner si fâcheusement interrompu reprit. William parlait avec une volubilité joyeuse. Ralph lui-même, s'efforçait à plaire à la jeune fille.

Au moment d'aller se coucher, Miriko annonça son intention de passer la nuit près du coffre, dans un fauteuil. Chacun trouva exagérée la décision prise par l'ancien monarque, mais on s'inclina.

III. — Où Tom Ridge réapparaît.

A minuit, alors que tout le monde dormait dans la villa, Baumann, qui énervé et rageur faisait le guet, ouvrit la croisée de sa chambre. Il avait entendu marcher au dehors. C'était Tom Ridge qui revenait. Le scélérat rejoignit son complice et tous deux se hâtèrent de se rendre dans le salon. Miriko s'était assoupi. Les misérables, malgré les précautions qu'ils prenaient, le réveillèrent. Ils éteignirent promptement la lampe de poche qu'ils avaient allumée, mais l'ancien roi de Manoa brandissant un revolver tira une balle dans la direction de Tom. Ce dernier qui n'était pas touché, lui sauta à la gorge. Miriko parvenait à se dégager, lorsque Baumann, surgissant par derrière, l'étendit à terre d'un coup de matraque.

— On n'a peut-être pas entendu la détonation, déclara Tom Ridge, essayons de fracturer le coffre. A la première alerte, nous filerons.

Ils transportèrent le vieillard inerte dans son fauteuil et Tom, qui avait l'habitude, entreprit d'ouvrir le coffre. Ralph l'éclairait.

Le calcul de Tom Ridge n'était pas mauvais, la détonation du browning de Miriko, étouffée par les draperies du salon, avait fort peu résonné, claquant simplement comme un coup de fouet. Néanmoins, William et Suzy qui, restés longtemps à songer, s'assoupièrent à peine, perçurent distinctement du bruit. Ils s'habillèrent rapidement et se trouvèrent face à face sur le palier du premier étage plongé dans l'obscurité. Suzy ne reconnaissant pas William Perkins, braqua son revolver sur la poitrine du jeune homme.

— Un peu plus, Mademoiselle, dit celui-ci en détournant l'arme, vous faisiez de moi une innocente victime ! Restez là. Je vais voir ce qui se passe. C'est sans doute le veilleur de nuit qui se promène. Il descendit et dans le salon, où il

alluma l'électricité, il ne vit rien de suspect. Les bandits avaient préféré lui céder la place.

— Le coffre est intact, murmura William et ce brave Miriko dort du sommeil du juste. Mais au fait, où est donc le veilleur ?

Il chercha vainement cet homme partout et finit pas l'apercevoir dans un fauteuil d'osier au milieu du parc, assoupi, un énorme gourdin à la main. Il courut le réveiller.

Ralph et Tom à l'affût, revinrent aussitôt au salon et achevèrent de fracturer le coffre.

— Victoire ! fit Tom qui avait réussi à ouvrir la lourde porte. Les perles sont à nous !

Il allongea le bras, saisit le collier et le mit dans sa poche, puis il se dirigea vers la porte.

— Haut les mains ! cria Suzy Sanderson qui entendait de nouveau du bruit, était accourue.

Baumann avait eu le temps d'éteindre sa lampe et de se cacher. La jeune fille sauta sur Tom, mais ce dernier d'une poussée brutale, la jeta violemment à terre, où elle demeura quelques secondes étourdie. William qui morigénait le veilleur, un gros bonhomme engourdi, arriva sur ces entrefaites.

— Cette fois, s'écria-t-il, il se passe quelque chose dans le salon. Vous n'entendez pas ?

Le veilleur plus mort que vif entra le premier, mais Ralph Baumann surgissant dans la demi-obscurité, l'étendit net avec sa matraque.

William aperçut Tom Ridge qui essayait de se glisser le long de la muraille.

— Ah canaille ! s'exclama le jeune homme. Je te tiens. Tu ne m'échapperas pas !

Un même élan sauvage les jeta l'un sur l'autre. Corps à corps, dans une lutte farouche, ils essayaient de se terrasser. William plusieurs fois crut maîtriser le misérable. Tom Ridge parvenait toujours à se dégager.

William Perkins sentait ses forces décuplées à la pensée qu'il venait de voir étendue inerte sur le tapis.

— Criminel ! vociféra-t-il. Vous l'avez tué !

Ridge d'un bond s'était soustrait à son étreinte et gagnait la porte. William le rejoignit, le ceintura, puis le renversant sur le dossier d'un canapé à l'entrée du salon, réussit à paralyser ses mouvements et à l'étrangler.

Suzy défaillante s'était dressée. Elle balbutia : — Aucune pitié ! Monsieur William ! C'est lui qui a les perles.

— Rends-les, scélérat ! dit le jeune homme en resserrant l'une de ses mains autour de la gorge de Tom Ridge.

Le complice de Rankin, qui râlait, eut la présence d'esprit de saisir le collier dans sa poche et de le tendre. William prit les perles de la main droite.

Immédiatement, il sentit un froid glacial derrière l'oreille. Un revolver que tenaient des doigts crispés venait de s'insinuer entre la portière de velours et la boiserie, pendant qu'une voix prononçait :

— Lâche les perles, ou je tire !

FIN DU PREMIER ÉPISODE

Cinémagazine Actualités



On vient de fêter à Fontenay-sous-Bois, la Madelon, celle qui remplissait les verres de nos poilus durant la guerre.

Cette héroïne, bien présentée dans un beau film, ferait le tour du monde — sans passer par les cinémas d'Europe centrale, évidemment !

Madame Germania vient de verser son premier milliard. Aussi, invraisemblable que cela paraisse le fait n'en est pas moins exact.

« L'or du Rhin » que nous réclamions dans un précédent numéro arrive enfin et ce n'est que le premier épisode...

Néanmoins, pour ne pas donner complètement satisfaction et pour corser le programme, les Allemands s'infiltrèrent en Haute-Silésie avec des armes. Et ils appellent leurs troupes des « corps francs ». Non, vraiment, pour qui nous prennent-ils ? Peut-on être franc et faire preuve de tant d'hypocrisie ?...



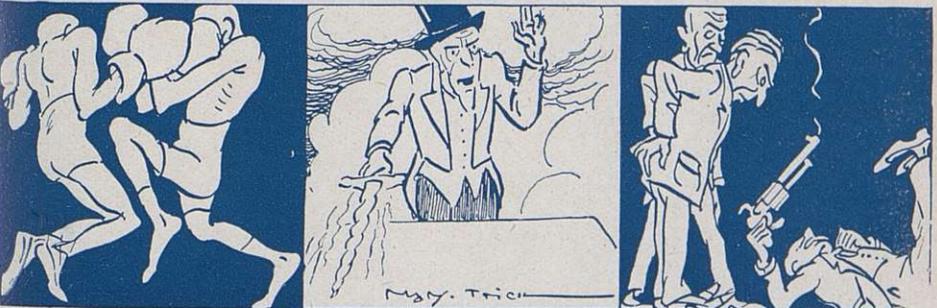
Encore des titres à sensation ! Je serais curieux de voir marier l'Homme aux trois masques et la Femme aux deux visages !

On aurait peut-être après les « Enfants à cinq têtes » !...

Isadora Duncan, invitée par Krassine, Lénine et Clé, part à Moscou pour apprendre aux jeunes bolchevicks à danser devant le buffet.

Espérons que nos écrans nous donneront un aperçu des ébats chorégraphiques des soviets !

Les « Elégantes », américaines adoptent une nouvelle mode qui consiste à se faire peindre les genoux. Attendons. Peut-être verrons-nous, au ciné, Douglas sur les genoux de Mary Pickford, Charlot sur les genoux de... (Soyons discrets !)



Au moment où Carpentier et Dempsey doivent se « bigorner » en Amérique, signalons que Pathé va présenter « Jack sans peur » tourné par Dempsey et que les films Mercanton annoncent le dernier film de notre champion national ! Qui gagnera... comme interprète ?

Le prophète américain Rutherford annonce pour les deux tiers de l'humanité une hécatombe sensationnelle avant 1925. Le tiers restant continuera à tourner et bénéficiera de l'immortalité.

Est-ce que vraiment le jeu en vaudra la chandelle ?...

Il paraît qu'il a été complètement ruiné par la baisse.

A ce point là ?

Oui, il ne lui restait même pas deux francs pour adhérer aux « Amis du Cinéma » !...

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

UNE SALOMÉ MODERNE (*Grande scène dramatique d'après une idée d'Oscar Wilde, mise en scène de Léonce Perret*). — Le dernier ou l'avant-dernier film de Léonce Perret avant son retour en Europe, devait à bon droit attirer la foule des grands jours lors de sa présentation et, comme si l'auteur avait décidé d'offrir une boîte de bonbons à chaque spectatrice, les dames étaient en majorité dans la salle du cinéma Max Linder.

Perret nous a donné un film dont la mise en scène est particulièrement soignée, ce qui compense un peu la banalité du sujet déjà souvent traité. Il faut dire cependant qu'en dépit d'excellentes choses, cette bande est très insuffisante si l'on pense qu'elle est signée de Léonce Perret.

Attendons mieux, cela ne saurait tarder.

LILY VERTU (*Comédie sentimentale de Léonec, mise en scène de Daniel Bompard*). — Voilà un grand et beau film français tourné sur un scénario intéressant et qui possède une bien rare qualité : il est public. Il plaira sans contester aussi bien au spectateur critique du boulevard qu'au brave homme de la périphérie, car il est capable d'empoigner par la simplicité de son émotion les foules des plus lointains faubourgs. Si M. Daniel Bompard n'a pas une production répétée, c'est — et je lui donne tout à fait raison — qu'il ne commence à tourner que lorsque son scénario est tout à fait au point, ce qui veut dire qu'il apporte à celui-ci toute

la probité et tout le souci d'un véritable artiste.

La mise en scène, à elle seule, dénote d'ailleurs un homme de goût, mieux, un connaisseur. Pas la moindre faute dans les intérieurs : une table servie l'est comme elle doit l'être chez des gens fortunés et le luxe de la salle à manger correspond exactement à celui du salon ou de la chambre à coucher. C'est parfait. Mais c'est si rare que l'on peut bien se permettre de le signaler.

D'autre part, M. Daniel Bompard, s'il a soigné sa mise en scène, n'a rien négligé en ce qui concerne son interprétation.

M. Numès est excellent dans un personnage de bon papa et M. Schutz a fort bien rendu le sien, qui était particulièrement difficile. Le jeune premier manque peut-être d'un peu d'émotion et de chaleur. Il est vrai qu'on lui a donné une dangereuse partenaire en la personne d'une comédienne exquise dont le talent s'affirme chaque jour davantage. Je veux parler de Mme Huguette Duflos qui a été le charme de cette délicieuse comédie.

On ne peut rien rêver de plus charmant, de plus frais, de plus espiègle et de plus vrai que cette parisienne blonde, si jolie et dont le sourire est un enchantement.

Cependant, si dans ce film réellement agréable, tout est bien, une chose m'a surpris, sinon déçu, et c'est la fin, cette fin qui tue tout.

Pourquoi terminer sur une féerie ?

Pourquoi, pour un effet désastreux, a-t-on rompu le charme ? C'est dommage.



Une Salomé moderne.

Cliché G. P. C.

HÉRITIÈRE D'UN JOUR. — Restée orpheline de bonne heure, Hélène Hodge s'est engagée comme manucure.

Parmi ses clients attirés, elle compte Jack Stranding, jeune millionnaire, en butte aux assiduités de Grace Antrin, jeune fille intrigante qui cherche à faire un beau mariage.

Hélène aime Jack, et elle se déssole qu'une telle différence de fortune les sépare.

Un matin, elle reçoit une lettre qui annonçant la mort de son grand-père. Il n'en faut pas plus pour que sa jeune imagination s'échauffe...

Quelle déception, lorsqu'elle apprend que son grand-père ne lui a laissé que 5.000 dollars.

Hélène, par peur que l'on se moque d'elle, n'ose avouer qu'elle n'a pas la fortune qu'on lui suppose, elle pense surtout qu'en continuant à dépenser sans compter, elle aura quelque chance de se rapprocher de Jack à qui elle est présentée comme la plus riche héritière du pays.

Lorsque Hélène est relancée par des créanciers qu'elle ne peut payer, Jack montre une inquiétude telle, qu'il découvre, malgré lui, ses sentiments.

Il répond de toutes les dettes d'Hélène et celle-ci lui confesse qu'elle n'est pas la riche héritière que l'on croit, mais une pauvre orpheline n'ayant que son travail pour vivre... et ils s'épousent.



WILLIAM HART dans **Le Dieu captif.**

Cliché G. P. C.

LE DIEU CAPTIF. — Les Aztèques ayant réussi une expédition fructueuse, le roi Montezuma accorde la main de sa fille Lolomi à Anteloc qu'elle n'aime pas.

Chiapa, désireux de prendre sa revanche, erre sous les remparts de la capitale aztèque. Il est blessé d'une flèche par une sentinelle et recueilli

par la princesse Lolomi, qui le cache dans une grotte où elle le soigne avec dévouement.

Au bout de trois jours, sa retraite est découverte, et il est désigné pour être sacrifié au dieu Mexitli.

Mais la princesse fait parvenir un message aux guerriers de Chiapa. Ceux-ci arrivent peu après et délivrent leur chef... Dans la bataille, Anteloc a péri et la princesse Lolomi deviendra bientôt l'épouse de Chiapa, le chef au visage blanc.



Héritière d'un jour.

Cliché G. P. C.



Cliche Aubert

Le Roi de l'Audace. — 2^e Episode.

L'ÉPINGLE ROUGE (Nouvelle dramatique de M. P. Bienaimé, mise en scène de M. Violet). — Excellent début d'un nouveau scénariste, M. P. Bienaimé dont Cinémagazine a publié dernièrement le Crédo cinématographique.

Œuvre montée avec soin : décor, mise en scène, interprétation, photo.

Note spéciale : les interprètes ne sont pas sacrifiés à une vedette qui les ignore ; ils mènent l'action pour elle-même et sans cabotinisme.

Il en résulte une impression d'ensemble qui fortifie considérablement l'illusion sur l'écran.

Mlle Simone Vaudry, MM. Tsing-Hou, Donatien et Valmont méritent toutes nos félicitations.

ROSE MÉNAGÈRE (Scène dramatique). —

Intrigue banale mais logiquement conduite. Un goût parfait a présidé au choix du mobilier et des costumes.

Photo d'une grande netteté.

LA REVANCHE DU DESTIN. — Cette comédie a le grand mérite d'être interprétée par Wallace Reid, comédien spirituel et brillant. Bonne photo et bonne mise en scène.

LE ROMAN DE LA VALLÉE HEUREUSE (Drame en cinq parties de David W. Griffith). — Action médiocre, étant donné la personnalité de l'auteur. Mais bonne interprétation avec Lilian Gish et des artistes dont les noms ne sont pas donnés.

La mise en scène est faite de main de maître et la photo impeccable.

AU-DESSUS DE LA HAINE (Drame en quatre parties). — Ce film est peu intéressant, parce qu'il manque de personnages sympathiques.

Le jeu des artistes — et pourtant ce sont des Italiens — est aussi froid que l'action est peu émouvante ; on dirait des statues qui remuent de temps en temps.

Rien à redire par ailleurs à la décoration ni à la photo

LES ROMANS-CINÉMAS

LE ROI DE L'AUDACE

ÉDITION AUBERT

Deuxième Episode : L'escapade miraculeuse

Ayant échappé à Eddie, le Prince Naar revient au château de Latimer, enlève Elisabeth et l'emmène dans sa villa. Elisabeth réussit à téléphoner à sa famille. Mis au courant, le Roi de l'Audace, se rend à la villa du Prince.

Au cours de la lutte qui a lieu, Naar est tué, mais un certain Claypool aidé de son associée Nelly et d'acolytes qui voulaient tous s'emparer des bijoux du Prince prennent le fameux poignard dont ils connaissent la valeur et le secret.

Sonia, la veuve du Prince, jure de venger la mort de son époux. Eddie part pour la Californie à la recherche de Claypool qui est devenu le chef d'une bande de voleurs de chevaux.

Eddie réussit à se faire agréer comme détective privé, puis, pour mieux surveiller les acolytes de Claypool, il s'enrôle dans leurs rangs.

LA POCHARDE

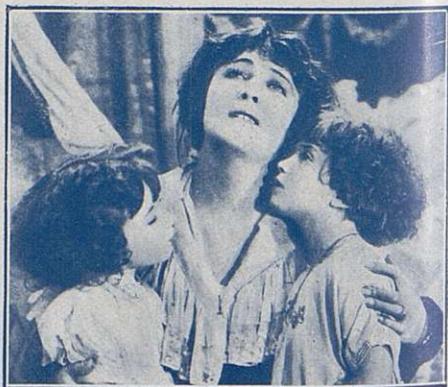
ÉDITION PATHÉ

Deuxième Chapitre : L'Enfant du Crime.

Chaque fois que le chaudiériste allume ses fours à chaux, Charlotte éprouve des troubles indéfinissables. La malheureuse femme n'est pas au terme de ses angoisses. Elle s'aperçoit qu'elle va être mère et toute éplorée elle jure à son ami d'enfance, Berthelin : « Je suis innocente ! Je le jure sur la tête de mes enfants ! » Né à terme, cet enfant bien constitué meurt quelque temps plus tard, d'une façon inexplicable.

Le docteur menace sévèrement Charlotte de faire, quoiqu'il arrive, tout son devoir.

Au château du Thiellay, le mystère et l'angoisse se glissent dans l'existence des châtelains, le marquis du Thiellay ne peut verser que 200.000 francs sur les 300.000 qu'il doit au docteur Renneville et son frère qu'il croyait mort sort de l'ombre pour jeter encore le déshonneur sur sa famille.



Cliché Pathé

La Pocharde. — 2^e Chapitre.

LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes par André Dollé

ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH, (Sélection Georges Petit)

ILLUSTRÉ PAR LES CLICHÉS VITAGRAPH

DIXIÈME ÉPISODE

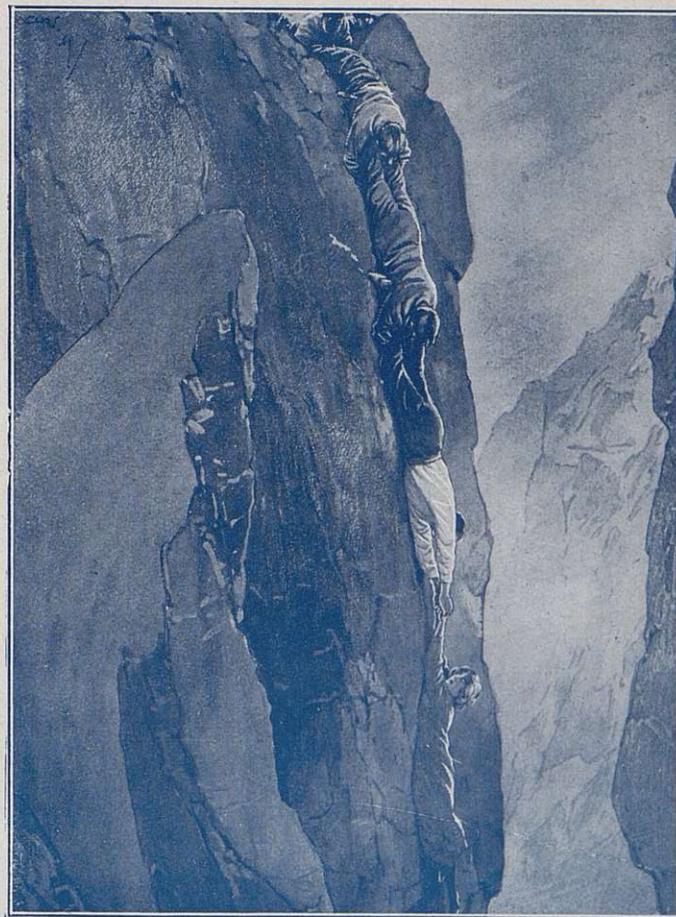
LA COURSE A L'ABIME

I. — Est noyé qui croyait noyer...

Les trois condamnés à mort n'en pouvaient croire leurs yeux : il n'y avait plus à en douter... l'eau, subitement, se mettait à baisser avec rapidité. Mais leur joie fut de courte durée : l'Hindou, tel le chat avec la souris, se jouait de ses victimes avant de les achever. Appuyant sur un nouveau levier, il déclancha un mouvement et, cette fois, ce fut le plafond supérieur qui se mit à descendre.

William poussa un rugissement de rage et de dépit : tout était donc truqué dans cette maison diabolique où chaque recoin recelait un piège, une trappe ou un instrument de torture ?

Leurs cris de détresse stimulèrent leurs amis qui, de l'autre côté de la porte métallique, continuaient de s'acharner à coups de hache répétés sans parvenir à causer d'autres dommages que quelques égratignures superficielles à l'acier... De guerre lasse, ils se décidèrent à grimper à l'étage supérieur et, cette fois, à s'en prendre au plan-



Pour délivrer Edith, les trois hommes se firent une sorte de chaîne.

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS. — Harry Johnson ruiné par le consortium Harold Duncan, veut refaire fortune dans son « clain ». Il est séquestré par ses propres employés, Wiggins et Bulger. Le fils d'Harold, William, chassé injustement par son père et engagé comme bûcheron, fait parvenir à Edith, fille de M. Johnson, une lettre d'appel du prisonnier.

Le train qui amène Edith est précipité dans le fleuve du haut du pont miné par la crue. William sauve Edith. Les bandits cherchent à capter la confiance d'Edith et à perdre William, qui n'échappe à l'écrasement que pour être jeté à l'eau.

Abusée par Wiggins, Edith se brouille avec William qui s'éloigne. Il échappe à une explosion provoquée par Bulger. Rappelé par une lettre d'Edith, il arrive à temps pour empêcher un mariage forcé entre elle et Wiggins. Tombant ensuite dans un nouveau piège des « Écumeurs », les deux jeunes gens sont enterrés vivs dans une cabane truquée.

William creuse un souterrain. Les bandits découvrent l'évasion, traquent les fugitifs ; le

cher. Sous une mince plaque de tôle, ils rencontrèrent le bois et le ciment.

Dans la cave où, comme nous l'avons appris, leur parvenaient avec netteté tous les bruits de la maison, les bandits entendirent parfaitement les coups acharnés donnés par leurs ennemis sur le plafond de la chambre de torture.

— Finissez-en ! ordonna Bulger.

Alors Haïfa manœuvra une fois de plus le levier dont il s'était servi en premier lieu. Là-haut, l'eau qui s'était arrêtée de monter, revint de plus belle. Et les trois victimes virent la mort surgir de toutes parts : au-dessous d'eux, par l'eau qui montait sans arrêt, au-dessus d'eux, par le plafond qui descendait, et, déjà, les obligeait à se courber.

L'Hindou se redressa avec son impassible sourire :

— Cette fois, dit-il, je répons du succès ! Votre vengeance est exécutée. Le moment est venu de fuir avant que la police n'ait découvert notre retraite. Grimpez à cette échelle de fer.

Et l'Hindou leur désigna des échelons scellés dans le mur par lesquels on accédait à une grille qui servait de plafond à la cave où ils se trouvaient.

— Là-haut, continua-t-il, vous trouverez d'autres échelons qui vous conduiront à une trappe ouvrant au premier étage.

Les bandits s'empressèrent de suivre cet ordre. Puis Haïfa, après avoir jeté un dernier coup d'œil satisfait sur ses appareils, s'engagea à son tour sur les échelons de fer... Mais soudain, son pied chaussé de sandales orientales à bout recourbé, manqua l'un des degrés, et il tomba, en arrière.

Dans sa chute, il heurta rudement l'un des leviers qui était précisément celui qui commandait l'évacuation des eaux.

A peine eût-il de la sorte mis en mouvement l'appareil, qu'un flot liquide provenant de la chambre supérieure envahit avec un sourd grondement la cave maudite. Haïfa essaya de se relever, mais l'eau venait sur lui avec une telle force qu'il retomba à terre.

Sur la grille, d'où ils observaient ce qui se passait au-dessous d'eux, Wiggins, Bulger et Lewis virent avec angoisse le misérable bourreau qui, à son tour, luttait contre la mort. Chaque

fois qu'il faisait un effort pour reprendre son équilibre et atteindre l'escalier de fer, un nouveau flot liquide débouchant avec une violence inouïe le renversait et le recouvrait tout entier. Bientôt, aveuglé, étouffant, il se débattit comme le font les noyés qui perdent pied avant de couler à pic. A travers les barreaux de la grille, ses complices lui tendirent leurs mains et réussirent à saisir ses doigts crispés. Mais la nappe liquide montait avec une vitesse vertigineuse... ils sentirent se desserrer l'étreinte des mains teintes de henné et de mendhi, de ces mains maudites qui, par soif de l'or, avaient commis tant de crimes...

II. — Les quatre autos.

Ce fut avec une joie sans bornes que Johnson, sa fille et William qui, déjà, avaient recommandé leur âme à Dieu, constatèrent que, en même temps que s'arrêtait le mouvement du plafond, descendait le niveau de l'eau qui, déjà, baignait leurs épaules. En même temps, ils se rendirent compte que le plafond, au-dessus d'eux, allait céder sous les coups acharnés des deux haches maniées par les bras vigoureux du brave Long Tom et du bon Hardy.

— Un triple hurrah auquel répondirent les voix joyeuses des rescapés, accueillit l'ouverture du premier trou bien vite élargi.

— Nous avons désespéré de vous revoir, leur affirma Long Tom avec effusion,

— J'espère que ce sera la dernière fois que vous aurez risqué votre existence pour moi ! dit Edith.

William releva sa mâle tête aux cheveux bouclés, et, dans un rire qui montrait ses dents claires, il répartit :

— Ma vie vous est depuis longtemps consacrée, chère Edith, vous le savez !

Mais, aussitôt, son front redevint soucieux :

— Et nos gaillards ? que sont-ils devenus ? Les avez-vous arrêtés ?

Long Tom lui expliqua :

— Nous avons battu toute la demeure à leur recherche ; mais ce repaire est truqué depuis les toits jusqu'aux fondations. Au surplus, avon-

chariot où se trouve Edith rompt ses traits et tombe dans un lac. William resté à cheval, saute à terre, plonge, ramène Edith et s'enfuit avec elle en locomotive.

A Los Angelès, Edith est enlevée par les « Ecumeurs » à une séance de magie. Menacée par le détective Harry, la magicienne avoue. Bulger, au courant de tout, arrête l'automobile dans laquelle William et ses amis Harry et Long Tom viennent au secours d'Edith. Mais William démarre et précipite l'auto dans la mer.

Il se sauve avec ses compagnons et Edith le rejoint à la nage. Mais celle-ci, par un nouveau subterfuge, est enlevée en auto. William et ses amis arrêtent l'auto à l'aide d'un câble et délivrent la prisonnière. Mais Bulger mine un arbre géant qui s'abat sur la voiture des rescapés.

L'arbre n'a blessé personne. Réfugiés près du clain, William et Long Tom sont enfermés dans un puits, par trahison, le détective enterré et Edith séquestrée. Au sortir du puits, William se glisse dans la prison d'Edith, mais les deux jeunes gens, sur le point de fuir, sont exposés à être massacrés.

Long Tom et Harry les délivrent. Un complice de Bulger les enferme dans la cabane où se trouve H. Johnson, et les Ecumeurs jettent la cabane dans un précipice juste après l'évasion des prisonniers. A Los Angelès, un Hindou à la solde des bandits capture, dans sa maison truquée, H. Johnson, Edith Johnson, puis William.

Au moment d'être écrasés par les cloisons de leur cachot, les captifs s'évadent par les égouts. Au palais de justice, ils retombent aux mains des Ecumeurs. Hardy les délivre. Ils traquent leurs ennemis chez l'Hindou, qui réussit à les enfermer dans une chambre d'acier qui s'emplit d'eau.

nous été obligés d'interrompre nos investigations pour nous consacrer à votre sauvetage.

William enrageait :

— Mais ils vont nous échapper encore !... En chasse, en chasse ! Je veux les tenir une fois enfin au bout de mon revolver et ne plus les lâcher !

Comme il s'appretait à sortir, suivi de ses inséparables Long Tom et Hardy ainsi que d'une douzaine de policiers, William s'arrêta tout à coup en imposant silence à sa troupe : du dehors montait le bruit caractéristique d'un moteur en marche... puis on entendit démarrer une auto, le gravier d'une allée crissa sous les pneus...

C'étaient Wiggins, Bulger et Lewis qui, après avoir gagné une chambre grâce aux échelons scellés dans le mur, s'étaient faufilés dans la cheminée, et, s'évadant par les toits, puis, par les chéneaux, avaient pu courir sans encombre jusqu'au garage où ils avaient trouvé la propre automobile de la police. La sortir et la mettre en marche, tout cela ne leur avait demandé que quelques secondes.

Maintenant, aux regards déçus de leurs poursuivants furieux, ils disparaissaient à l'horizon dans un nuage de poussière.

William bondit au téléphone et demanda le numéro d'un garage auquel il commanda trois voitures.

Quelques minutes plus tard, les trois autos stoppaient devant la grille du jardin.

Dans la première prirent place Edith et son père.

— Vous allez conduire M. Johnson et sa fille à l'hôtel, ordonna William au chauffeur.

Dans la deuxième montèrent William, Long Tom, Hardy et un policier. Enfin, les autres agents s'entassèrent dans la dernière voiture.

III. — Un coup d'audace.

Tout en filant sur la grand'route, Bulger, qui tenait le volant, remuait en sa tête des idées nombreuses : que convenait-il de faire à l'heure actuelle ? Résister ?... Folie ! S'enfuir ?... Toute la police du district mise sur leurs traces saurait bien les retrouver ! Se rendre ?... Jamais !... Alors ?... Quelle alternative choisir ?...

Bulger, sans ralentir pour cela l'allure de sa voiture, se retourna vers Wiggins et Lewis qui occupaient la banquette arrière et leur confia le fruit de ses réflexions.

Wiggins avait des vues plus courtes :

— Pour l'instant, l'essentiel est de fuir, nous aviserons ensuite.

— Ce n'est pas mon avis, dit Bulger avec fermeté.

— Vous êtes fou ?

— Pas du tout : la route de Los Angelès fait ici mille lacets entre des gorges profondes ; pour un guet-apens, c'est l'endroit tout indiqué !

Wiggins haussa les épaules avec impatience :

— Pour l'amour de Dieu, cessez de tenir ces



Ils firent irruption dans la salle, revolver au poing

propos dénués de bon sens et gagnez la ville en vitesse, c'est tout ce que je vous demande.

Pour toute réponse, Bulger freina et arrêta



Ils ramenèrent leur fardeau humain.

l'auto. Puis, se croisant les bras et faisant face à Wiggins, rouge de colère, il lui cria :

— Pas du tout ! Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez. D'autre part, quand il s'agit de faire montre d'initiative, vous vous mettez à trembler comme un lièvre et vous



Ils devisaient tendrement

vouez votre âme à Dieu... Moi, je suis un homme d'action et je vous conseille ceci : nous allons jouer notre va-tout. Il faut coûte que coûte, reprendre le vieux Johnson ou sa fille comme otage.

Bulger descendit alors de l'auto et grimpa au sommet de la côte d'où il observa l'horizon.

Un nuage lointain de poussière l'avertit qu'un véhicule dévalait la route, puis il en distingua deux autres à une distance assez grande du premier. Son regard aigu discerna dans la première voiture les silhouettes de M. Johnson et de sa fille.

— C'est parfait ! murmura-t-il en aparté.

Et il dégringola rapidement de son observatoire, puis, faisant faire marche arrière à sa voiture, il la dissimula derrière un repli de terrain, près du tournant.

Quelques minutes plus tard, l'auto qui emmenait Harry Johnson et Edith, passa en trombe à côté de la cachette. A peine avait-elle fait quelques centaines de mètres qu'elle était rattrapée par une autre auto, plus puissante, de laquelle trois hommes surgirent comme des diables d'une boîte... Alors se passa, en pleine vitesse : à 100 à l'heure, un drame aussi rapide que brutal... Bulger sautait adroitement dans la voiture rivale, assommait M. Johnson d'un coup de crosse, s'emparait d'Edith et la transférait dans l'autre auto qui n'avait cessé de côtoyer la première.

IV. — Le Cabaret souterrain.

L'agent de la police secrète Brown montait une faction attentive au coin d'une ruelle mal famée de Los Angelès, lorsqu'il vit passer en trombe une automobile contenant trois hommes aux visages de brutes. La voiture s'arrêta non loin de là, devant un bar réputé pour sa clientèle interlope, à l'enseigne du *Cabaret Souterrain*.

Cette secrète intuition que l'on dénomme, chez les policiers, le « flair », avertit l'agent Brown que ces trois automobilistes venaient de faire quelque mauvais coup. Aussi, dès cet instant, ne quitta-t-il plus des yeux la rue et la porte du fameux cabaret. Il vit deux des hommes descendre et s'engouffrer dans la porte basse qui conduisait à la salle, tandis que le chauffeur pénétrait dans une cour au fond de laquelle il garait son véhicule.

Là, l'agent perdit de vue les uns et les autres... et ce fut vraiment dommage, car il aurait pu voir : d'une part, le singulier chauffeur qui soulevait au fond de sa voiture une couverture sous laquelle gisait une femme, s'assurant de la solidité de ses liens et l'injuriant, la bave aux lèvres, en la menaçant du poing ; d'autre part, les deux voyageurs qui, arrivés dans une salle empuantie d'alcool et de fumée, tenaient à voix basse avec le patron de l'établissement un colloque animé.

L'agent Brown se demandait s'il convenait d'entrer tout de go dans le *Cabaret Souterrain*, ou bien, s'il ne valait pas mieux avertir quelques-uns de ses collègues.

L'agent Brown tel Pâris hésitant entre les trois déesses qui briguaient la pomme, ne savait trop que décider lorsqu'un bolide surgit à deux pas de lui manqua le renverser et lui faire perdre pour tout de bon le loisir de la réflexion en l'envoyant illico dans un autre monde. Il allait éclater en injures contre ce chauffeur trop pressé lorsque la vue d'un de ses collègues en uniforme lui donna à supposer que l'auto-bolide poursuivait quelqu'un.

— Je parie, dit Brown, que vous êtes à la recherche de trois hommes dans une auto rouge ?

— Tout juste, lui répartit le chauffeur, qui n'était autre que William Duncan.

— Eh bien, je viens de les voir.

— Où ?... où ?... Parlez vite !

— Ils sont à deux pas d'ici au *Cabaret souterrain*.

Une quadruple interjection de joie partie des poitrines de William, de Long Tom, de Hardy et du policier lui répondit. Puis, sur-le-champ, la voiture, sous l'impulsion donnée par le chauffeur, franchit la courte distance qui les séparait du cabaret.

Ils descendirent en coup de vent l'escalier qui menait au souterrain et firent irruption, revolver au poing, dans la salle. Ce fut un beau tohu-bohu, car des cinquante consommateurs qui s'y trouvaient à cette heure attablés, il n'y en avait peut-être pas deux qui eussent la conscience en repos. Les survenants promènèrent un regard rapide sur l'assistance, mais ils ne virent sans doute pas ce qu'ils cherchaient car, ouvrant une porte derrière le comptoir, ils s'engouffrèrent dans la maison.

Le policier resta seul pour protéger la perquisition et, braquant son revolver sur la bande, il entreprit de maintenir en respect tous les sinistres bandits qui se trouvaient là.

Sur le palier du deuxième étage, les trois Ecumeurs du Sud guettaient l'arrivée de leurs ennemis.

Quand ceux-ci furent engagés dans l'escalier, Bulger saisit une corde qui pendait le long du mur, et, tirant de toutes ses forces, il entreprit d'exécuter un tour que, précisément, le patron de l'établissement venait de lui révéler.

A peine eut-il manœuvré sa corde que l'escalier tout à coup pivota sur son centre et fit un demi-tour complet qui eut pour résultat de précipiter dans un trou profond William, Hardy et Long Tom.

Mais nos trois hommes étaient gens de ressources. Ils constatèrent que leur retraite était garnie de tous côtés par des poutres entrecroisées qui servaient de soubassement à l'immeuble. Sur un signe de Duncan, ils se cramponnèrent tous trois à l'une de ces poutres, et unissant leurs efforts en des à-coups que scandaient les « Ho-Hisse ! » de William, ils parvinrent à ébranler, puis à arracher l'énorme barre de bois. Cela fait, ils s'en servirent de bas en haut comme d'un bélier et entreprirent d'enfoncer le plancher supérieur.

Alors William, ayant mis son revolver entre

ses dents, se hissa le long d'une poutrelle et gagna le trou qu'ils venaient de pratiquer. Ses deux compagnons le suivirent et débouchèrent dans une chambre inoccupée.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils entendirent, à travers la porte, un bruit de voix qu'ils reconnurent tout aussitôt pour être les organes peu sympathiques de Lewis, de Wiggins et de Bulger.

— Il respire encore, disait Lewis, faut-il l'achever ?

— A quoi bon, ajoutait Wiggins, contentons-nous de vider ses poches afin de lui reprendre la clef de l'auberge et, en même temps, de voir si, par hasard, ce n'est pas celui-là qui serait porteur de l'ordre d'arrestation.

William colla son œil au trou de la serrure... et il crista de rage les poings : ses trois ennemis, penchés sur un corps allongé sur le sol, étaient occupés à fouiller les vêtements du policier qu'il avait laissé, quelques minutes auparavant, dans la salle de l'auberge.

Voici ce qui s'était passé.

Après avoir fait basculer l'escalier, Bulger, Lewis et Wiggins étaient redescendus dans la salle de l'auberge. Ils avaient ouvert tout doucement la porte et, pénétrant sur la pointe des pieds, ils s'étaient trouvés subitement derrière le policier qui, ne les voyant ni ne les entendant, continuait, tout en leur tournant le dos, de tenir en respect, l'arme au poing, la bande des consommateurs. Le parti de Bulger fut vite pris : il sortit de sa ceinture son revolver, le brandit par le canon et, d'un coup de la crosse asséné avec violence sur la tempe, il assomma trahitusement le malheureux.

Cela fait, ils voulurent fuir, mais on avait enlevé la clef de la serrure après avoir fermé à clef la porte d'entrée. Ce fut alors qu'ils transportèrent leur victime dans une arrière-salle afin de la fouiller tranquillement. Bulger se releva, avec la clef qu'il venait de découvrir.

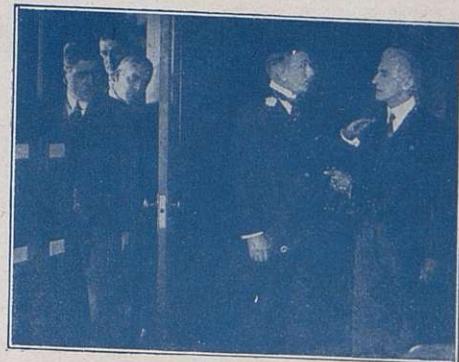
— C'est entendu, lui disait Wiggins, fais ce qui est convenu.

— Je pars et vous laissez donc seuls tous les deux, disait ce dernier, je compte sur vous, surveillez Duncan de manière à ce qu'il ne s'échappe pas. Moi, pendant ce temps, je vais mettre la fille en lieu sûr.

Puis les voix se turent et ils entendirent s'éloigner les pas de Bulger.

Malheureusement, à cet instant, le plancher craqua sous le pied de William... A ce bruit, Wiggins et Lewis tressaillirent ; puis, ayant chacun sorti leur browning, ils ouvrirent la porte et entrèrent avec précaution.

Prompt comme à son habitude, William s'était rejeté un peu en arrière, puis, ramassé sur lui-même, comme un tigre à l'affût, il attendit : le premier, Wiggins entra... un coup de poing formidable sur la nuque, et le gros contremaître du claim s'affaissa comme une masse... Lewis, sans méfiance, entra à son tour... On entendit le choc mat d'un deuxième coup de poing, et Lewis roula par terre à côté de son maître.



A ce moment une porte s'ouvrit.

Long Tom et Hardy jubilaient d'admiration : — Bravo, William ! crièrent-ils, voilà un coup de maître !

Mais William ne prit pas le temps de recevoir ces félicitations : un autre spectacle attirait son



— Vous me tenez, je m'exécute.

attention : c'était la vue d'une auto qui stoppait devant la porte où elle déposait les dix agents qui avaient, le même jour, participé aux recherches dans la maison de l'Indou Haifa.



— Ah ! vraiment ! Eh bien ! Vous allez voir ça !

— Voilà du renfort ! annonça William d'une voix vibrante.

Puis, courant au-devant des agents, il leur confia Wiggins et Lewis auxquels on passa les menottes aussitôt.

Précisément, Wiggins venait de recouvrer ses sens. William s'agenouilla auprès de lui, et, lui serrant le cou entre l'étau de ses doigts de fer, il lui cria d'une voix rauque :

— Qu'avez-vous fait d'Edith Johnson ?

L'autre comprit que son mutisme lui coûterait la vie ; aussi bégaya-t-il, à moitié étranglé :

— Bulger... est parti au claim... avec elle...

Alors, William se releva et sortit en entraînant Long Tom et Hardy.

V. — La Mort du fameux bandit Tête de Taureau.

Bulger, dit Tête de Taureau n'avait pas attendu que ses ennemis soient revenus à la charge pour mettre entre eux et lui une appréciable distance. Après avoir quitté ses complices, il était redescendu au hangar. En l'entendant venir, Edith qui, depuis un bon moment, tordait et meurtrissait ses poignets pour essayer de dénouer ses liens, se recroquevilla sous sa couverture et prit son air le plus piteux.

Tête de Taureau ne s'attarda pas à vérifier les liens de sa prisonnière, mais il mit en marche, sauta sur le siège et démarra en ouragan.

Son projet était de séquestrer la malheureuse dans quelque coin inaccessible du claim afin que, si Wiggins et Lewis étaient capturés, ils pussent réclamer leur élargissement sous la menace que la vie de la jeune fille répondait de leur liberté.

Si William n'était venu, comme nous l'avons vu, contrarier ces plans, nul doute qu'ils eussent réussi.

Maintenant, l'auto de Bulger filait vertigineusement sur la route accidentée du claim, prenant à une vitesse folle les tournants et les descentes, abordant les montées pour les gravir comme en se jouant.

À quelques kilomètres derrière elle, une autre auto plus puissante montée par trois hommes dévorait le chemin, et, comme portée par un halo poussiéreux, semblait voler plutôt que rouler.

On arrivait à une série de lacets qui escadaient une montagne. Bulger, sans ralentir, s'y engagea.

Edith, que nous avons laissée enfouie sous la banquette arrière, souffrait atrocement de ce parcours précipité : cahotée, secouée, roulée, heurtée, elle ne pouvait éviter aucun des chocs puisque ses poignets et ses pieds étaient enserrés dans des cordes. A la fin, à bout de douleur, elle demanda grâce au bandit :

— Bulger... ayez pitié de moi ! Si vous voulez me rendre la liberté, je vous promets que vous ne serez pas poursuivi.

Mais Tête de Taureau accueillit cette prière avec un mépris narquois, et, sans même se retourner, il lui jeta par-dessus son épaule :

— Gardez vos boniments ! Je ne vais pas lâcher la proie pour l'ombre ! Pas si bête !

Edith désespéra d'émouvoir le misérable ; elle n'avait plus de recours qu'en elle-même. De cet instant, elle recommença de mordre ses liens et de les secouer en tous sens en faisant jouer les os de ses poignets entre les cordes, comme ont coutume de le faire les Indiens qui, comme par miracle, réussissent à sortir leurs poignets des liens les plus étroits et même des menottes.

Tant d'efforts devaient être couronnés de succès. Ayant délivré ses mains meurtries, elle put facilement rendre la liberté à ses jarrets.

Lorsqu'elle put enfin jeter un coup d'œil sur ce qui se passait au dehors, elle fut terrifiée de voir avec quelle rapidité folle Bulger manœuvrait dans ce pays accidenté : l'auto, parvenu à mi-pente de la montagne, suivait une route tortueuse bordée, d'un côté, par des parois à pic contre lesquelles la moindre embarquée l'enverrait se briser, de l'autre côté, par un ravin dont on ne distinguait pas le fond.

Tout à coup, le cœur d'Edith se mit à faire des bonds désordonnés dans sa poitrine : au-dessous d'elle, sur la route qui suivait le flanc de la montagne, une autre automobile lancée à la même allure vertigineuse gagnait à tout instant du terrain sur la sienne. Bulger avait dès longtemps vu et compris le danger, son regard d'oiseau de proie avait reconnu, dans les occupants de cette seconde voiture, ses trois ennemis mortels... A présent, ce n'était plus de la vitesse que ce chauffeur infernal faisait : cela s'appelait de la démente ! A toute minute son auto disloquée par les chocs violents, soulevée aux virages sur une seule roue, projetée parfois comme une balle, menaçait de se briser en miettes. Edith ne perdit pas la tête : courageusement, elle escalada la capote et se suspendit derrière l'auto en attendant l'instant favorable d'une montée un peu plus forte qui obligerait nécessairement la voiture à ralentir quelque peu.

Penché sur son volant, William voyait à chaque tour de roue diminuer la distance qui le séparait de sa chère fiancée et de son ravisseur.

Arrivé à un point de la route où deux tournants de sens opposés se succédaient à faible intervalle, William vit avec effroi l'auto de Bulger qui, lancée sur une seule roue en tournant à droite, abordait le virage de gauche sans avoir repris son équilibre...

Ses cheveux se hérissèrent d'épouvante :

— Il est fou ! clama-t-il à ses deux compagnons. Il ne pourra jamais prendre l'autre tournant à une vitesse pareille !

A peine achevait-il ces mots qu'un grand cri déchira l'air, un cri de femme, un cri d'agonie... Puis leurs yeux dilatés d'horreur virent l'auto de Bulger culbuter au bord du ravin et, bondissant de roc en roc, projetée sur des centaines de pieds de hauteur, d'aspérité en aspérité,

disparaître tout au fond du ravin où elle s'abîma, disloquée, émiettée, aplatie. En même temps, ils avaient vu un corps projeté, lui aussi, dans la même chute impitoyable... un corps, rien qu'un : celui de Bulger !...

Parvenus à l'emplacement de l'accident, les trois poursuivants mirent pied à terre et, tremblants d'émotion, le cœur battant ils se penchèrent avec une anxiété sans nom sur le bord de l'abîme... Un cri de bonheur ineffable jaillit de leurs trois poitrines : la mort n'avait pas voulu d'Edith...

Et cela s'explique facilement par la façon dont la jeune fille était placée au moment de la chute : accrochée à l'arrière de l'auto, elle avait pu agripper les branches d'un arbuste poussé à la diable dans une anfractuosité de roche et elle y était restée cramponnée, saine et sauve... un peu étourdie seulement... tandis que l'auto et Bulger continuaient leur dégringolade fantastique.

Pour délivrer Edith, les trois hommes se firent une sorte de chaîne : Long Tom, solidement appuyé à une pierre, resta au bord de la route, tenant par les pieds Hardy qui, la tête en bas dans l'abîme, tenait lui-même de la même façon William Duncan. Quand ce dernier eut atteint la jeune fille, le robuste et vaillant Long Tom, mettant en œuvre toutes les ressources de ses muscles, ramena à lui son triple fardeau humain.

Alors seulement, ils songèrent à s'occuper de leur ennemi... Mais à peine eurent-ils risqué un regard dans le gouffre qu'ils frissonnèrent tous quatre d'horreur et de pitié : à côté de l'auto qui maintenant achevait de flamber — car l'essence renversée avait pris feu — gisait le cadavre méconnaissable de Bulger : son corps était étendu, disloqué, brisé, noir comme de la terre, les rocs, en se le renvoyant l'un à l'autre, avaient ouvert sa poitrine mettant à nu les côtes qui pointaient entre les chairs retournées ; sa tête était presque sectionnée, un lambeau de chair seul la retenait au tronc... Et elle regardait encore, cette tête morte qui luisait de reflets pourpres chaque fois que le vent attisait la flamme voisine : de ses yeux ouverts, glauques à jamais, de ses yeux cruels, elle fixait éperdument, là-haut, ses quatre ennemis palpitants d'épouvante.

Un dernier rictus qui s'ouvrait sur ses mâchoires aux dents brisées achevait de donner à ce visage une dernière expression démoniaque de haine, de mépris et de rage.

— Bulger a rendu sa vilaine âme à Dieu ! dit Long Tom.

— Vous voulez dire : au diable ! corrigea Duncan.

Edith, en se détournant, se signa.

VI. — Les pères ennemis.

Le lendemain matin, tous les héros de notre aventure se retrouvaient dans le cabinet du juge

Van Camp où ils avaient été convoqués. Le magistrat dont le visage trahissait la joie, tendit un papier à M. Johnson et prononça :

— Voici l'arrêté du jugement confirmant votre droit de propriété sur les exploitations de bois du claim des Luna-Mountains.

M. Johnson se leva pour prendre le précieux document. Puis son regard chercha William :

— M. Duncan, dit-il, je désirerais vous confier l'administration du claim, y consentez-vous ?

— Certes, dit celui-ci, mais... j'avais autre chose à vous demander... Edith crût deviner ce qui allait suivre ; aussi se prit-elle à rougir en abaissant modestement ses paupières sur ses jolis yeux... Mais elle fut prise d'un immense désappointement, lorsqu'elle entendit William prononcer :

— Je voudrais que vous m'aidiez à conserver une option que j'ai prise sur les terrains pétroliers de M. Carruthers. Cette option est près d'expirer.

M. Johnson lui tendit spontanément les deux mains :

— C'est avec joie, dit-il, que je me charge de vous assurer les capitaux nécessaires pour l'achat de ces terrains.

L'option expirait ce jour-là à trois heures. Dans la matinée, un gentleman était arrivé chez M. Carruthers, accompagné de ses deux hommes d'affaires, gens retors et avisés. Le premier de ces trois personnages n'était autres qu'Harold Duncan.

Il espérait que le preneur de l'option serait incapable de remplir ses engagements et il venait en personne pour « enlever » cette affaire à laquelle il semblait tenir essentiellement. M. Carruthers lui expliqua :

— La vente ne pourra être faite qu'après l'expiration de l'option, c'est-à-dire dans une demi-heure.

— Parfait ! De deux choses l'une : ou le preneur est en mesure de payer et alors je lui rachète aussitôt l'affaire en lui laissant un honnête bénéfice, ou il ne peut renouveler l'option, et alors je me l'adjuge !

A ce moment, un domestique vint annoncer : — Les possesseurs de l'option demandent à être introduits.

— Faites entrer, dit M. Carruthers. Puis, se tournant vers M. Harold Duncan, il ajouta : laissez faire vos deux hommes d'affaires et passez dans la pièce voisine.

C'était mon intention, dit M. Duncan en suivant le propriétaire dans une autre salle.

Pendant que William et Edith restaient dans l'antichambre de Carruthers, M. Johnson était reçu par les deux hommes d'affaires.

— M. Harold Duncan est disposé à vous verser un demi-million si vous renoncez à l'achat.

— Un demi-million ?... Vous plaisantez ! Nous demandons cinq millions pour abandonner nos droits. Vous entendez bien : cinq millions !

A ce moment, une porte s'ouvrit et un homme parut sur le seuil, raide comme la justice, le

visage visiblement congestionné par la colère : c'était M. Harold Duncan qui, de la pièce voisine avait tout entendu et avait reconnu la voix de M. Johnson, son concurrent détesté d'autrefois.

— Ah ! ça, fit-il d'une voix blanche... cinq millions !... vous voulez me ruiner, Johnson ?

L'interpellé ne perdit pas contenance et ce fut du tac au tac qu'il répondit sur un ton persifleur :

— Bah ! M. Harold Duncan, qu'est-ce que cela pour vous ?... Avec tout l'argent que vous avez gagné à New-York sur le dos de vos concurrents... cinq millions ne sont pour vous qu'une bagatelle !

Nous avons laissé tout à l'heure William et Edith assis dans l'antichambre. Restés seuls, les deux jeunes gens s'étaient insensiblement rapprochés l'un de l'autre, et maintenant, ils devisaient tendrement et se disaient ces mille riens futiles et charmants que se sont toujours dits et que se diront toujours les amoureux de tous les temps et de tous les pays. Leur doux entretien fut interrompu par les éclats de voix d'une altercation violente.

Ouvrant la porte délibérément, William pénétra dans la salle de réception et resta béat de surprise en reconnaissant la voix de celui qui parlait.

— C'est bon, vous me tenez, je m'exécute ! disait avec rage un homme qui, penché sur une table, mettait à cet instant son paraphe nerveux au bas d'un papier.

— C'est bien, dit derrière lui M. Johnson, maintenant mon ami va signer à son tour.

William prit la plume et s'approcha... Son père ne l'avait pas vu, car il tournait toujours le dos pour parcourir une fois encore l'acte par lequel on lui cédait, moyennant cinq millions, la propriété des terrains... Ses yeux, arrivés vers le bas, virent une main qui signait... Machinalement, il lut le nom... Et quelle ne fut pas sa surprise quand il vit : « William Duncan ! »

— Bonjour papa ! prononça en même temps, tout près de lui, une voix vibrante de gaieté.

Incapable de boudier plus longtemps, M. Duncan fit contre mauvaise fortune bon cœur et, ouvrant les bras à ce fils prodigue, il l'embrassa affectueusement. Sur le seuil où elle était restée, Edith contemplait cette scène inattendue en interrogeant ses souvenirs : « Harold Duncan ?... pensait-elle... n'est-ce pas cet ennemi dont papa m'a parlé un jour à New-York, ce concurrent qui l'a ruiné ?... Et ce serait le propre père de William !... »

Mais elle ne put réfléchir plus longtemps car déjà William, l'amenant par la main, la désignait en ces termes :

— Père, je vous présente ma fiancée, Miss Edith Johnson !

Puis, mettant en face l'un de l'autre les deux hommes, il fit les présentations.

— Hein, dit-il alors, tout goguenard à M. Johnson, vous ne vous doutiez pas que j'étais le fils d'Harold Duncan ?

Mais son rire mourut sur ses lèvres : M. Johnson, les dents serrées, ne prononçait pas un mot, tandis que M. Duncan, drapé dans sa dignité, considérant par réciprocité son rival en « chien de faïence ».

Enfin, ils se décidèrent à parler :

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

— Jamais ma fille n'épousera le fils d'Harold Duncan !

FIN

Ce que l'on dit,
Ce que l'on sait,
Ce qui est...

L'Auto de Mary Osborne.

LA charmante petite star américaine, Mary Osborne dont nous avons publié récemment une si délicieuse photographie sur notre couverture, conduit, malgré son jeune âge, une automobile. Elle est, paraît-il, une virtuose du volant, à tel point qu'elle émerveilla, il y a quelques semaines un lord anglais, qui la vit sur une route des Etats-Unis, mener à toute allure sa voiture. Il ignorait le nom de la chauffeuse et questionna quelqu'un du pays, pour savoir quelle était cette jeune femme, qui venait de passer en trombe devant lui.

— La jeune femme n'a que dix ans, lui répondit-on et c'est l'étoile de cinéma Mary Osborne.

Il tint absolument à faire sa connaissance. La présentation eut lieu le lendemain. Baby Osborne, malicieuse à son habitude, voulut se payer le luxe d'ahurir davantage le lord, en l'invitant à une courte promenade dans sa voiture. Le haut personnage accepta, mais il ne tarda pas à s'en repentir, car l'exquise fillette « fit de la vitesse » et prit des virages si audacieux, qu'il croyait bien ne pas revenir de cette aventure.

Pour "Don Carlos".

ON dit que l'Agence Générale Cinématographique s'est chargée de faire la location de ce film, édité par Musidora.

Malgré l'accueil un peu froid qui a été fait à la présentation de ce film, nous pensons qu'il peut néanmoins réussir auprès du public, si on se décide à le remanier et à y pratiquer quelques coupes savantes.

Société des Auteurs et Cinéma

LE Syndicat des Auteurs Stagiaires professionnels (12, rue Henner) a, au cours de sa dernière assemblée générale, montré qu'il entendait ne pas se désintéresser plus longtemps des difficultés qui, de tous côtés, assaillent actuellement le Cinéma français. Afin de lutter contre ces difficultés et plus particulièrement afin de faire au scénario français la place à laquelle il a droit, une Commission d'Etude des questions cinématographiques a été constituée dont font partie MM. Maurice Sergine, Paul Féval fils, Marcel Sérano et nos collaborateurs Jacques Roulet et René Jeanne. Cette Commission s'est déjà réunie plusieurs fois, elle a examiné divers projets et s'efforce d'établir entre la Société des Auteurs et les Cinégraphistes des rapports qui seraient profitables à tous. Elle serait reconnaissante à tous les Amis du Cinéma de vouloir bien lui faire parvenir leurs idées, leurs suggestions et leurs vœux.

Toutes les communications devront être adressées au Secrétariat de la Commission d'étude des questions cinématographiques, Syndicat des Stagiaires professionnels, 12, rue Henner.

La Dernière Valse.

A DOLPHE PERNY, l'auteur dont les romans tiennent à la fois de la vigueur littéraire d'Emile Zola et de la psychologie de Brieux, vient d'écrire, pour les Etablissements Gaumont, *La Dernière Valse*, qui va faire bien des mécontents parmi les danseurs car la thèse de l'écrivain est un réquisitoire contre la danse moderne.

Pearl White et les Parisiens.

DEPUIS qu'elle fut acclamée à Bécon-les-Bruyères, en une soirée de gala, donnée par un intelligent directeur de cinéma, Pearl White enchantée, ne tarit pas d'éloges sur les banlieusards et sur les parisiens qui firent le voyage pour venir l'applaudir.

Cette petite fête fut tout à fait réussie. La grande artiste voulut parler aux spectateurs après avoir joué un sketch (extrêmement médiocre et tout à fait indigne de son talent, disons-le en passant). Elle le fit en termes pittoresques et dans un français des plus fantaisistes, qui souleva les rires sympathiques de l'auditoire.

Le maire de Colombes avait d'ailleurs avant elle obtenu un gros succès en déclarant, avec quelque solennité :

— Mesdames et Messieurs, il nous faut remercier la célèbre artiste qui a bien voulu nous apporter ce soir son concours, Madame Pearl White.

Il prononça très distinctement *Perle Vite*. Comme tout le monde s'esclaffait, il ajouta avec bonne humeur :

— Que voulez-vous, je ne suis pas américain ! La fête ayant lieu au bénéfice d'une œuvre, Pearl White passa dans la salle, accompagnée d'Harry Pilcer. Elle ramassa une forte somme. Elle vendait ses photographies. L'une d'elles atteignit 300 francs. Un ouvrier lui ayant demandé un souvenir, elle considéra rapidement sa mise modeste, prit l'éventail de papier de sa femme et y écrivit quelques lignes, qu'elle signa. Ensuite elle refusa le petit billet que lui tendait le brave homme. Ce joli geste fut remarqué.

Le Ciné au Palais.

LE Procureur de la République, n'aurait-il pas refusé tout récemment, de laisser un metteur en scène, tourner une scène dans la grande salle de la Cour d'Assises de Paris ? N'aurait-il pas allégué entre autres raisons, que la dignité de la justice souffrirait si l'on autorisait des artistes costumés en magistrats, à s'asseoir sur les fauteuils des juges ?

Nous nous permettons, si cela est exact, de faire observer à M. le Procureur de la République qu'en d'autres pays il est fréquent d'accorder de telles autorisations. Trouve-t-on si excellente la situation de la cinématographie française qu'on oblige les directeurs d'entreprises cinématographiques, à faire construire, à grands frais, dans les studios des reproductions de salles qui peuvent être imparfaites ? Non vraiment, nous ne voyons pas en quoi la dignité de la justice serait compromise, si l'on tournait dans un des sanctuaires du Palais.

Le Cinéma aux Colonies.

NOS coloniaux se plaignent amèrement de voir trop souvent dans leurs cinémas des films de médiocre qualité. On projette en effet sur mains écrans de nos possessions, des bandes auxquelles le public de la métropole ne fit pas bon accueil. A quoi attribuer cela ? Ne serait-il pas possible d'encourager les exploitants des colonies, en les aidant officiellement, ce qui leur permettrait de donner des programmes mieux conçus. Le cinéma peut jouer un grand rôle au loin et contribuer à relever le moral des Français qui ont accepté de s'expatrier, pour le bien de la France. Le ministre des Colonies ferait une utile besogne, en se désintéressant pas de la question. Les cinémas des colonies anglaises, pour ne citer qu'un exemple, sont utilisés par le gouvernement britannique, dans un but de propagande nationale.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma".

Sonia M. — Nous avons reçu plusieurs lettres de protestation d'artistes sur lesquels nous avions donné des renseignements trop intimes.

Malouine. — Il est indispensable de vous abonner au journal même. Nous éditerons ces photos très prochainement.

Ami du Cinéma 115. — Copie : article, manuscrit à insérer. Née en 1897. Olinda Mano est née à Paris en 1912.

G. P. dit Némé. — Votre idée est intéressante et nous l'étudierons. Pour le moment, nous sommes obligés de nous en tenir à nos statuts.

Yankee et har dog Jack. — Fred Zorilla : né en Amérique du Sud, marié. Nous n'avons pas son adresse.

Myrtho X. — Jaque Catelain n'est pas marié. Ecrivez-lui chez Gaumont, 53, rue de la Villette.

Scipion. — Nous avons déjà donné maintes fois cette adresse. Cette artiste doit d'ailleurs ne plus tourner et quitter complètement le cinéma.

Une admiratrice de Madeleine Ate. — Voyez N° 17 tous renseignements concernant cette artiste.

Jane. — Ce sont des artistes qui ont tourné.

T'en fais pas. — Il est peu probable que nous publions ces ciné-romans. Vous trouverez des bandes sensibles chez Pathé ou Kodak.

A. L. 1903. — En cinématographie comme en photo, on tire plusieurs positifs d'après le négatif.

Zigomar. — Zon : Jane Danjou, Marty, Jalabert, Decori, Jacques de Féraudy, Lagrenée, Roux, Saint-Bonnet. Max Linder est en Amérique.

Manézi. — Ce n'est pas Nazimova qui joue dans *La Nouvelle Aurore*, c'est Mlle Suzanne Linker.

U. G. V. — Voyez notre Petite Correspondance précédente. Nous avons donné plusieurs fois l'adresse de Mary Miles. Quant à celle de ses parents... nous l'ignorons.

V. F. S. — Il faut être bon photographe. Il n'y a pas d'âge, l'apprentissage varie avec les dispositions. Non, la fortune n'est pas nécessaire, le talent seul est indispensable.

Hua de Végi. — Ecrivez-lui chez Gaumont. Vous la verrez prochainement.

Maine Gish. — Sandra Milowanoff, mais permettez-moi de vous faire remarquer que si vous suiviez régulièrement notre journal, vous auriez déjà vu vingt fois cette réponse.

Tom Mix. — *Houdini, maître du Mystère* : Houdini, Peter Brent, Marg. Marsh. Eddie Polo tourne toujours.

Ginette V. — Pearl White : Hôtel Majestic, Paris. Gina Relly, écrivez-lui chez Pathé, à Vincennes.

M. Rhodes. — Nous éditerons prochainement toutes les photos désirées.

Zéro en chiffres. — Le professeur dont vous nous parlez est certainement un professionnel. Il nous est difficile de répondre de sa valeur réelle.

Nell-Lit. — Non, ce n'est pas R. Joubé qui joue dans *La Falaise*. Navarre ? mais il travaille.

La Monte. — Vos renseignements sur Mme Duffos sont erronés. Le metteur en scène dont vous parlez est à Paris actuellement.

Géo Aristo. — René Navarre interprète de : *Fantomas, Nouvelle Aurore, Le Secret du Forçat, Le Mort Vivant, Erreur tragique, Le Proscrit*, etc... Metteur en scène de *Tue-la-Mort*.

Clo-Clo. — Mais non, Maciste n'est pas mort !

Deux Petites Niçoises. — M. Mathé aura son tour comme toutes les vedettes.

Paulette Perchet. — Parce que ses films ne sont pas achetés en France.

Enfant du rocher. — 1° Violette Jyl ; 2° non, M. Marodon tourne encore en Algérie.

J. C. Troyes. — Oui, elle s'appelle ainsi. Mariée. Son mari n'est pas artiste. Pour le reste, vous êtes trop indiscret. Elle tourne en ce moment.

Ariane. — *Carmen* : Edna Purviance, 1416, La Bréa Avenue, Los Angeles.

Rose Thé 253. — Pina Menichelli tourne toujours ; 2° non ; 3° Cœsar Film à Rome.

Lutin Marseillais. — Ce film a été tourné en 1916 et 1917.

Admirateur de P. Déan. — Aucune parenté.

Bouclefolle IV. — 1° Célibataire ; 2° cette artiste est mariée et tourne en ce moment.

Luciane. — Marié, 60 ans environ.

Napoléon I^{er}. — Film récent. Ecrivez-lui, 14, rue Chauveau, à Neuilly.

Admiratrice du cinéma. — *Un qui veut faire du cinéma.* — Les régisseurs qui engagent sont, en général, vers 5 heures, au Café Namur, boulevard de Strasbourg.

Lecteur assidu M. V. — Ce n'est pas surprenant, ce film est une réédition.

Gaby Mathé. — Voyez réponse *Un qui veut faire du Cinéma*. Simone Gênois, environ 10 ans.

Henri. — Non, vous n'êtes pas trop jeune, surtout si vous avez du talent. Adressez-vous à un metteur en scène. Voir N° 6.

17-2-04. — 1° Voir réponse *Gaby Mathé*. Oui, Fatty continue à tourner.

Roberty. — Oui, Blanche Montel, vous avez raison.

Pierrot curieux. — 1° Si, Anna Luther interprétait les deux rôles ; 2° *L'Empereur des Pauvres*. Sans doute M. Champsaur, Mlle Gina Relly.

Henri Liancé. — 1° Il y a eu une erreur d'impression. Dans *Le Mystère de la Double Croix*, c'est Miss Mollie King qui interprète le principal rôle ; 2° Nous ne pensons pas que ce film paraisse en ciné-roman.

Bobinette. — Vous devez bien penser que c'est très variable. Cela dépend de ses capacités, uniquement.

Simone. — Non, votre libraire ne dispose pas de couverture. Envoyez-nous 0 fr. 50 et nous vous la ferons parvenir.

Un désespéré. — Avons lu votre lettre avec grand intérêt. Nous travaillons dans ce sens et notre prochain concours en sera une preuve.

Mlle Marguerite Cussey, 21, rue Louis-Rolland, à Montrouge désire entrer en relations avec amis de *Cinémagazine* habitant Montrouge.

Les Entichés du Ciné de Bellegarde. — 1° Nous ne nous sommes pas engagés à répondre par retour. Vous n'êtes pas les seuls à nous questionner et nous faisons pour le mieux ; 2° Voyez réponse *A plusieurs* dans le N° 20. Vous devez être satisfaits quant à Mathot ; Vous avez raison, c'est Miss Mollie King. Pour le reste, nous ignorons.

S. Barbaud-Oran. — Nous vous remercions vivement de votre lettre et de vos utiles renseignements.

Dormy Fernand. — *Draga, l'Héroïque Princesse*, est un film assez ancien. Nous sommes tenus à ne présenter que des nouveautés.

Marcel Bouhélier. — Avons reçu votre lettre, mais vous avez omis de nous donner votre adresse.

Sémédéi Armand. — Adressez-vous à un grand libraire de Marseille, trois de ces ciné-romans ont paru : *Barrabas, Hand's Up* et *La Maison de la Haine*.

IRIS.

L'abondance de cette rubrique m'oblige à prier mes correspondants de prendre patience.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet
Téléphone : Saxe 65-03

Direction artistique : G. MESSIE

Grand Orchestre Symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 10 au 16 Juin

Pathé-Journal — Actualités Mondiales au jour le jour

Les Three Nats, Acrobates à l'écran

Les Iles Hawaï, documentaire

Le Corbeau et le Renard, dessins animés

de la série Louis Forest des Fables de La Fontaine

UN DRAME SOUS NAPOLEON, 2^e et dernière partie

d'après Sir Arthur Conan Doyle

LE SENS DE LA MORT

Drame Philosophique de Paul Bourget de l'Académie Française

Interprété par André Nox

L'HOMME AUX TROIS MASQUES

8^e Episode : Le Mendiant mystérieux

Beautiron et le Sous-Marin. Comique avec Harry Pollard

Intermède : La Sévillia et Le Brasseur, Duettistes à voix

Tous les Jeudis à 2 h. 1/2, Matinée spéciale pour la jeunesse.

La semaine prochaine : Sensationnel, 2 beaux films français

LILY VERTU avec Huguette Duflos

FILLE DE RIEN avec Suzanne Talba

CINÉGRAPHIQUE - UNIVERSITÉ

tourne artistes dans son théâtre prise de

vues. Cours technique d'ensemble et leçons

particulières. Le soir, cours populaire.

Rue Coustou, 4 (Métro Blanche) T. Marcadet 25-04

COLE PROFESSIONNELLE des Opérateurs

cinématographiques de France, 66, rue de Bon-

dy, Paris. Tél. : Nord 67-52. Projection et Prise

de vues.

MARIAGES HONORABLES Riches et de toutes Conditions, Facilité en France, sans rétribution par œuvre philanthropique. 50, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine) (Réponse sous Pl^l Fermé sans signe extérieur)

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs — Téléphone : ROQUETTE 85-65 — Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :

MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran

Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique

Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent

Si vous désirez vous éviter des désillusions : :

Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

NOUS filmons TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.

TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont PARTOUT.

10 Juin 1921. — N° 21

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro
le 10^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



Comme un tigre à l'affut, il attendit.

GLICHÉ VITAGRAPH